

Partagé. On tient. —J.

Si tu le trouves, rends-le plié.

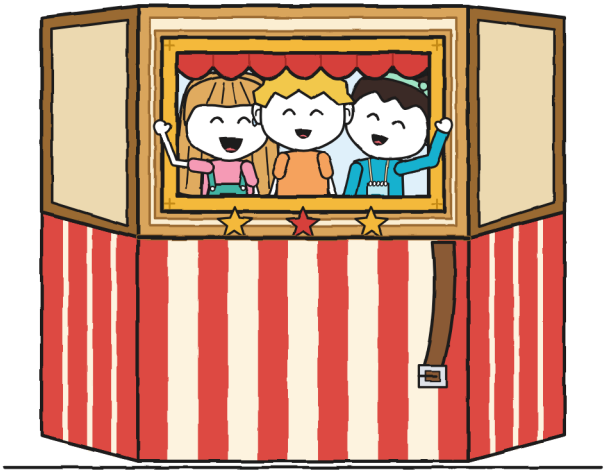
QUE DANS LE LIVRE

Ce tampon marque ce qui n'arrive que dans le livre : les vrais dragons n'existent pas et les colis ne reviennent pas en volant. Pour un déplacement pour de vrai, regarde la dernière page. —J.

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 6

Une place pour trois

LinguAula



(le carnet de Gus)

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 6

Une place pour trois

Sixième livre de la série. Les précédents : « Ce colis mord », « Ne pas ouvrir avant le tonnerre », « Retour, s'il vous plaît », « Pas ici, Miette ! » et « Un gâteau pour deux ».

Texte et illustrations : LinguAula

Version française : LinguAula

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

Première édition : 2026

© 2026 LinguAula · info@linguaula.com

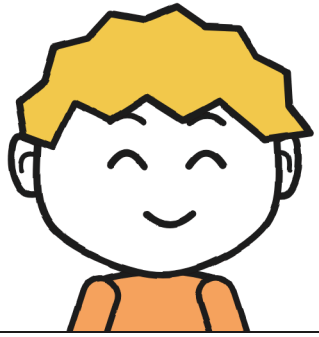
Photocopiable librement, pour la classe et pour la maison.

Polices : Andika, Patrick Hand, Caveat et Courier Prime (licence SIL OFL).

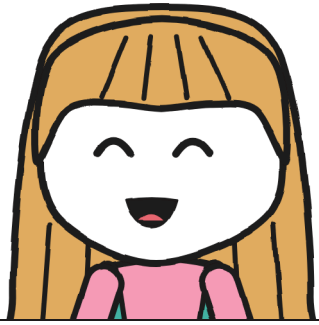
Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

À trois. J'ai pris ma poignée. —J.

QUI EST QUI



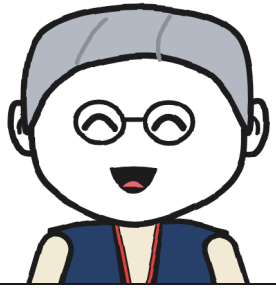
Gus. Il mesure en centimètres. Cette semaine, il compte aussi autre chose.



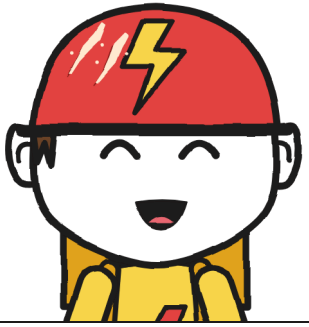
Juliette. Elle connaît le chemin. L'expliquer, c'est une autre affaire.



Noa. Amie de Juliette depuis avant. Elle mesure en pas : elle les a toujours sur elle.



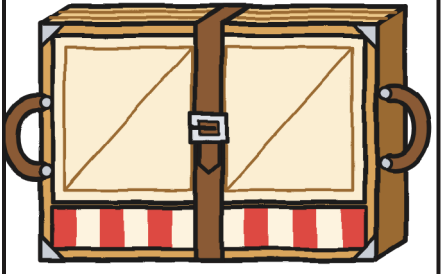
Irene. Elle dirige l'atelier de théâtre. Elle ne dit pas par où : elle dit « stop ».



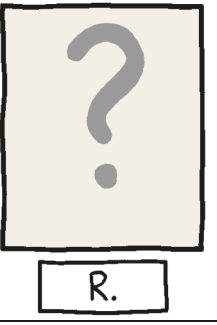
Tony. D'ÉCLAIR et de la boutique. Il chronomètre et ne donne pas son avis. Presque.



Mara. Elle prête le colis. La boîte, elle ne la lâche pas.



Le n° 6. Un théâtre qui tient dans une boîte. Si personne ne tient la sangle, il s'ouvre où il veut.



R. Envoie les colis. Cette fois, une ligne laissée dans un inventaire.



CHAPITRE 1

Pourquoi faut-il être trois ?

Le carnet 5 s'est terminé sur deux aiguilles dans un cadran, et je l'ai refermé comme ça, sans demander à aucune des deux de s'écarter. Un carnet terminé reste comme on l'a laissé. C'est ce qu'ils ont de bien : plus personne ne peut en discuter.

Le 6 est orange. Orange mandarine, de celles qu'on pèle d'une seule traite quand on n'est pas pressé, et il porte aussi le tampon de la boutique dans un coin. Mara l'a posé sur le comptoir, à côté du rose, et elle est partie dans l'arrière-boutique ranger des caisses qui étaient déjà rangées. Mara ne donne pas les carnets : elle les laisse là où on va regarder.

Pour la première page, j'ai une tradition. Au 2, j'avais mis OFFICIEL ; au 3, SECRET ; au 4, DÉFINITIF ; au 5, TRANQUILLE. Quatre mots à serrure, et les quatre, Juliette les a lus avant tout le monde, moi compris. Cette fois, j'ai cherché un mot qui en tiendrait déjà compte.

En haut, j'ai écrit CARNET DE LIVRAISON 6 · de Gus, parce que c'est ce qu'on écrit. En dessous, un seul mot :

PARTAGÉ.

Et j'ai laissé une demi-page libre, au cas où. Je ne savais pas au cas où quoi. Je l'ai su tout de suite : elle n'est pas restée libre une minute.

Juliette était de l'autre côté du comptoir. Elle ne m'a pas demandé le carnet ; elle l'a tiré vers elle d'un doigt, a débouché le feutre vert et a écrit dans la demi-page avec des lettres si grandes qu'elles ont atteint la marge ; elle a réfléchi, puis elle a continué dans la marge. Après, elle a rebouché le feutre avec la tête de quelqu'un qui n'a rien fait, une tête qui, dans cette boutique, est maintenant celle de tout le monde.

J'ai partagé la première page avec mon écriture. —J.

J'ai mesuré ce que ça occupait : la moitié du bas, en entier. Mon mot, avec tout l'air que je lui avais laissé autour, occupait celle du haut. Deux moitiés. Ça m'a semblé une division très raisonnable.



Pour celui qui arrive à ce carnet sans être passé par les autres. La boutique s'appelle Livraisons Impossibles et c'est celle de Mara, qui est sorcière, porte un chapeau violet et possède un tampon qui, en s'abattant sur le papier, lâche des étincelles à l'odeur de bougie qu'on vient de souffler. Sur l'étagère de gauche, elle garde les retours : des colis que personne n'a réussi à livrer, tous envoyés par R. Si celui qui en reçoit un ne signe pas l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas, à l'aube le colis

retourne en volant sur son étagère. Ils étaient vingt. Juliette et moi, nous en avons livré cinq : un œuf de dragon, des graines à pattes, une clochette, un kit d'arrivée et un support pour la boulangerie d'Élise. Sur le mur, en lettres vertes, il y a écrit RESTE 15. Tony, celui d'ÉCLAIR, a sa place sur une caisse retournée, près des tabourets. Pour l'instant.

Le lundi, le lendemain du mot d'Élise, je suis sorti de l'école et je suis allé tout droit à la boutique. Juliette m'attendait au comptoir avec une enveloppe à la main. Elle n'était ni verte ni bleue, les deux couleurs d'enveloppe que je connais. Elle était turquoise, et elle était fermée. Juliette la tenait du bout de deux doigts, par un coin, comme si elle brûlait.

— Le facteur l'a apportée. C'est écrit « À la boutique Livraisons Impossibles ». Ça fait un moment que je ne l'ouvre pas.

— Un moment, combien ?

— Vingt-huit minutes, a dit Tony depuis sa caisse, en regardant sa montre. Record du quartier.

Il portait son casque dans la boutique, avec ses deux petits traits de griffe, et sa montre par-dessus la manche, pour ne pas perdre de temps à la retrousser.

Je connais Juliette. Une enveloppe fermée entre ses mains dure le temps qu'elle met à trouver le rabat. Vingt-huit minutes, ce n'était pas de la patience. C'était autre chose, et je n'ai pas su quoi.

Pas à moi. Ce qui n'est pas à moi pèse le triple. —J.

Mara l'a ouverte avec un ongle, sans déchirer plus de papier que nécessaire. La lettre était d'une écriture claire, d'adulte, de celles qui ne se tordent pas au bout de la ligne :

« Je suis Irene, la responsable de l'atelier de théâtre de la maison de quartier. En mettant à jour l'inventaire, j'ai trouvé une ligne : "Petit théâtre pliant : en attente de réception". Est-il chez vous ? Le samedi 31, c'est le rallye du quartier. Si le petit théâtre arrive plié dans notre cour, porté par une équipe de trois, je le signe sur place. Dans l'équipe de Noa, il y a de la place pour trois et, pour l'instant, elle est seule. »

En dessous, d'une autre écriture, petite et droite, en turquoise :

« Juliette : c'est moi ! Maintenant, je fais du théâtre. Amène quelqu'un qui s'y connaît en colis. —Noa. »

Juliette a lu la signature et sa bouche est montée d'un côté, d'un seul, comme quand elle se souvient d'une chose qu'elle ne compte pas raconter. Elle a dit « Noa » tout bas, comme on dit le nom d'une rue où l'on est passé mille fois.

« Quelqu'un qui s'y connaît en colis. » C'était moi. Le mot « colis », ça m'a plu. Le mot « quelqu'un », moins.



À cinq heures, elles sont arrivées toutes les deux.

Irene avait un dossier, un gilet bleu marine plein de poches et un sifflet autour du cou. Elle avait les cheveux courts et gris et des lunettes rondes, et avec elles, elle a parcouru la boutique étagère après étagère, comme quelqu'un qui fait l'inventaire sans qu'on le lui ait demandé. Noa avait un calepin accroché à une ficelle et un crayon turquoise derrière l'oreille. Les cheveux, en chignon haut de boucles, tenus par un foulard vert menthe ; le pull, turquoise, comme l'enveloppe. Tout en elle semblait posé à sa place pour qu'on n'ait pas à le chercher.

Juliette est sortie de derrière le comptoir sans ouvrir la petite porte, par-dessous, et elles se sont serrées dans les bras. Elles se sont serrées si longtemps que j'ai eu le temps de chronométrer : onze secondes. Moi, je suis resté sur le côté, avec mon carnet. Un carnet, ça sert aussi à ça : à avoir quelque chose dans les mains.

— Voici Gus, a dit Juliette. Il s'y connaît en colis.

— Salut, Gus qui s'y connaît en colis, a dit Noa. Et elle a noté mon nom dans son calepin.

Elle l'a noté en entier, avec le nom de famille qu'elle venait de me donner. D'où j'étais, j'ai vu que j'étais la deuxième ligne de la page. La première disait « Juliette », avec un trait dessous, comme les choses déjà faites.

Mara est montée sur le tabouret bleu et a descendu de son étagère le n° 6. Une boîte comme toutes les autres, ni plus grande ni plus petite. L'étiquette avait cinq lignes tapées à la machine : N° 6. ATELIER DE LA COUR. ENTRÉE PAR LES DEUX

PORTES. À LIVRER PLIÉ. Et en bas, comme toujours, EXPÉDITEUR : R. Tout autour, neuf tampons de RETOUR.



— Neuf tampons, a dit Juliette.

— « Les deux portes », a lu Noa. Quelles deux portes ?

Irene ne le savait pas. Mara non plus. Moi, je l'ai noté avec un point d'interrogation, ce que je note quand je ne sais pas quelque chose et que je veux qu'on voie que je m'en suis rendu compte.

— Je l'ai porté neuf fois, a dit Mara. Le lundi, c'était la couture qui m'ouvrait. Le mercredi, la chorale. Le vendredi, les échecs. « L'atelier ? C'est pas ici. » Personne ne signait pour un atelier.

Je l'ai dessiné pendant qu'elle parlait, en trois vignettes : Mara, la boîte sous le bras, devant la même porte, et sur la

porte, tour à tour, une aiguille avec du fil, une note de musique et un cavalier d'échecs, qui ne disait rien parce qu'aux échecs, on se tait. En dessous, la boîte rentrant par la fenêtre de la boutique à l'aube. Neuf fois.

— Le théâtre répète dans la cour, a dit Irene. Et dans la cour, il n'y a pas de sonnette.

Elle a ouvert le dossier et a montré à Mara une feuille avec un tampon de la maison de quartier. Mara l'a lue le nez tout près, c'est comme ça qu'elle lit ce qu'elle compte prendre au sérieux.

— Maintenant, c'est dans le registre : « Atelier de théâtre. Responsable : Irene ». Pour un atelier, il y a quelqu'un qui signe.

— Maintenant qu'il y a quelqu'un qui signe, pourquoi Mara ne l'emporte pas dans sa boîte, comme le support d'Élise ? a demandé Juliette.

— Dans ma boîte, je l'ai porté neuf fois, a dit Mara. Maintenant, c'est celui qui reçoit qui pose les conditions.

— Un petit théâtre pliant, c'est fait pour aller sur les places, a dit Irene. Il faut que je voie mes enfants le porter dans la rue. S'ils ne peuvent pas, il ne me convient pas. Et je ne signe pas ce qui ne me convient pas.

— Ça, je l'ai déjà entendu dans une boulangerie, a dit Mara.

J'avais une question depuis que j'avais lu la lettre, et je l'ai posée avant qu'elle s'use.

— Et pourquoi faut-il être trois ?

Je l'ai posée pour de vrai. Un ballot avec deux poignées ; deux personnes, une à chaque poignée. Je l'avais compté sur mes doigts et j'en trouvais deux.

Personne n'a ri. Irene m'a regardé par-dessus ses lunettes, comme on regarde une pièce qui s'emboîte mieux qu'elle n'en avait l'air.

— Bonne question. Mardi, dans la cour, c'est vous qui me répondrez.

Mara a ouvert son livre et noté ses conditions. Celles de Mara tiennent toujours dans une main ; je les ai comptées avec la mienne et il m'est resté le pouce :

- N° 6 : prêté pour répéter.
- Sort avec Irene ou avec moi.
- Revient plié.
- Dort ici.

L'étiquette reste dans la boîte, et la boîte, chez Mara.

S'il dort sur son étagère, à l'aube il n'a nulle part où revenir. Toujours neuf tampons. Je l'ai demandé. —J.

Le mardi, on est allés dans la cour de la maison de quartier. On y entre depuis le trottoir par un portail de fer à beaucoup de couches de peinture, qui se ferme tout seul : on le lâche et il revient, doucement, jusqu'à faire un clic, comme un chien qui s'assoit sans qu'on le lui ait dit.

Mara a posé la boîte par terre et a retiré le couvercle. En sortant, le petit théâtre a grandi, comme le support d'Élise. Moi, je n'ai plus peur : je sors le mètre.

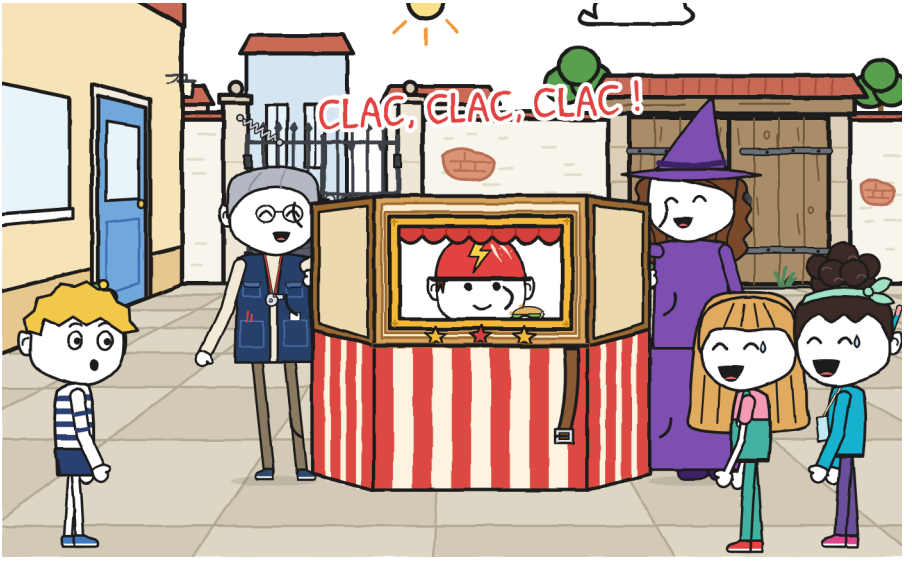
Fermé, c'était un ballot plat de panneaux de bois et de tissu, avec une poignée de chaque côté et une sangle qui passait dans une boucle à trois trous. Un mètre sur soixante-dix centimètres et, de chant, vingt centimètres. Le portail, avec son battant ouvert, quatre-vingt-dix centimètres. De chant, il passait par le portail. Ça, c'était le plus facile.

Avant tout, Irene a voulu voir s'il était entier. Elle a lâché la sangle et fait tourner le ballot. Les panneaux se sont ouverts tout seuls, par leur poids, l'un après l'autre : clac, clac, clac. Une scène à trois murs, un rideau court et une fenêtre avec cadre dans le panneau du fond.

Par la fenêtre, on voyait Tony, qui passait sur le trottoir avec un sandwich. Il avait la bouche pleine. Il n'a pas pu dire bonjour. Il est resté planté un instant, encadré, casque sur la tête et une joue plus grosse que l'autre, comme le portrait de quelqu'un d'important peint à l'heure du repas.

— Il est entier, a dit Irene. Règle de l'atelier : les mains sur les poignées. Sur les charnières, jamais. Et dans les virages, quelqu'un tient la sangle.

Je l'ai noté tel quel.



Irene et Mara l'ont plié et ont bouclé la sangle.

— Nous, on essaie, a dit Juliette. Noa était déjà à l'autre poignée.

Elles ne se sont pas regardées pour décider. Elles ne se le sont même pas dit : chacune est allée de son côté comme on va à sa chaise habituelle.

Elles ont compté jusqu'à trois et l'ont soulevé. Elles y arrivaient. Elles ont fait un tour de cour, doucement, les coudes un peu écartés, et le petit théâtre allait entre elles sans balancer, comme un plateau bien porté. Elles sont arrivées au portail. Le portail était fermé.

Juliette l'a regardé. Noa l'a regardé. Elles avaient quatre mains et les quatre étaient occupées.

Moi, j'étais à deux mètres, avec mes deux mains libres et un carnet.

Irene, au fond, son dossier contre la poitrine, n'a rien dit. Ni « aide-les » ni « toi ».

J'ai tenu le portail avec le dos. Elles sont passées. Irene a noté quelque chose dans le dossier.



Cet après-midi-là, j'ai inventé l'appareil de ce carnet. C'est le cinquième de ma carrière, après le tremblomètre, le rougeomètre, l'icimètre et le bruitomètre, et le premier qui ne mesure pas une personne, mais plusieurs à la fois. Je l'ai appelé LE MESUREUR DE TROIS, « qui fait quoi à chaque étape ». Une ligne par étape et trois cases, chacune avec son petit dessin :

- PORTER : deux mains sur deux poignées.
- ORIENTER : dire par où et quand.
- OUVRIR LE PASSAGE : portes, bordures, gens.

Sur la première ligne, « cour, premier essai », j'ai mis « Juliette et Noa », « Juliette et Noa » et une case vide. Sur la deuxième, « cour, deuxième essai », pareil, mais dans la troisième case, j'ai mis « Gus ».

Deux noms répétés et une case vide : ça ne passe pas. Avec la case remplie, ça passe. J'avais la réponse pour Irene, et elle était à moi.

Et j'ai noté autre chose, de plus petit : « Un portail, une pierre peut aussi le tenir ».

Je l'ai écrit en appuyant à peine le crayon.



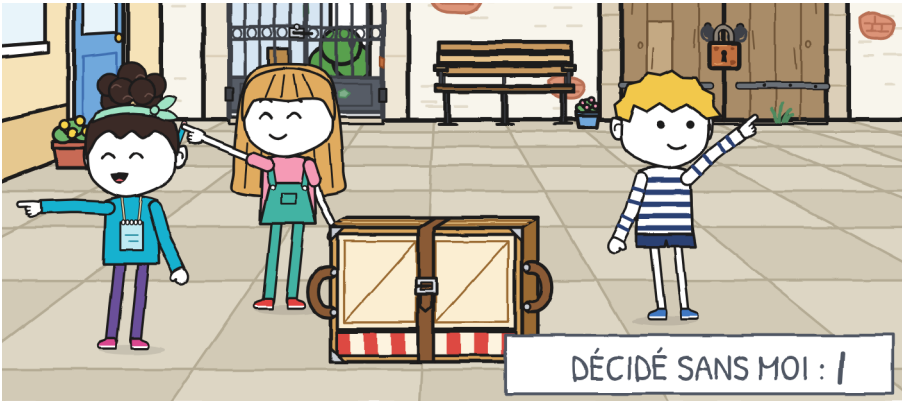
Il restait à comprendre l'étiquette.

— Les deux portes, ce sont les deux battants du portail, a dit Juliette.

— Il faut ouvrir les deux, a dit Noa.

— D'abord, je peux mesurer le mur par l'extérieur, ai-je dit.

On a montré du doigt tous les trois en même temps. Juliette, le portail. Noa, la salle de l'atelier. Moi, la rue.



— Après, ont-elles dit.

Elles l'ont dit en même temps et sur la même musique, comme si elles l'avaient répété. Elles l'avaient répété, je suppose. Pendant des années.

J'y suis allé seul. Je suis sorti par le portail, qui s'est refermé derrière moi avec son clic, et j'ai fait le tour du mur en mesurant avec le mètre, étape par étape, en notant chaque nombre dans le carnet appuyé sur mon genou. Le mur était long et donnait sur une ruelle à l'odeur d'eau dormante. Et là, au tournant, j'ai trouvé quelque chose.

Je suis revenu vite, avec la chose dans la tête et le mètre pas encore enroulé, traînant un mètre de jaune sur le trottoir. Quand je suis entré, Juliette et Noa riaient d'un truc d'avant que j'arrive dans le quartier. Elles riaient avec les épaules, sans bruit, et Noa touchait le bras de Juliette pour qu'elle s'arrête, et Juliette ne s'arrêtait pas.

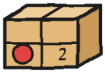
J'ai ouvert la bouche.

— C'est décidé, Gus, a dit Juliette. Ce sont les deux battants.

Dans le coin du bas de la page, petit et au crayon, j'ai écrit : DÉCIDÉ SANS MOI. Et à côté, un petit trait. Je l'ai écrit la bouche encore ouverte.

J'ai fermé la bouche. Et le carnet.

Ce petit trait, je l'ai vu deux jours plus tard. C'était le mien. —J.



CHAPITRE 2

Qui connaît le chemin ?

Le mercredi, c'était le premier trajet : de la boutique à la cour, par la rue, avec le petit théâtre sur le dos et les gens qui regardent. J'avais passé le cours de l'après-midi à dessiner le mesureur dans la marge d'une fiche, avec une nouvelle ligne et les cases vides, pour les remplir à trois.

Quand je suis arrivé à la boutique, le mesureur était déjà rempli. En vert.

Juliette avait ouvert mon carnet à la page de l'appareil et ajouté la ligne de son écriture d'affiche : « boutique → cour ». Dans la case PORTER, il y avait « Gus et Noa ». Dans ORIENTER, « Juliette ». Dans OUVRIR LE PASSAGE, « Juliette » encore. Le feutre était resté dessus, débouché, comme une preuve que personne ne s'est donné la peine de cacher.

— Toi et Noa, vous portez, a dit Juliette. Moi, j'oriente, parce que je connais le chemin. Et comme je vais devant, j'ouvre le passage.

— On y a réfléchi en venant, a dit Noa.

Elle ne l'a pas dit pour gagner. Elle l'a dit comme on donne une indication : parce que c'était vrai. Elles venaient ensemble de quelque part et, en chemin, elles avaient réfléchi. Moi, de mon côté, j'avais réfléchi à la même chose, mais dans la marge d'une fiche, et ça ne compte pas comme venir.

En vert, ça ne s'efface pas. Deuxième petit trait.



— Avant de partir, on pourrait faire un plan, ai-je dit. Avec les virages numérotés.

Je l'avais à moitié fait dans la tête : la porte de la boutique, la bordure, le magasin de chaussures, la placette, les virages avec leur numéro dans un cercle, comme les stations d'un train.

— Pas besoin de plan, a dit Juliette. C'est tout droit jusqu'au poisson boiteux.

Noa a eu le fou rire. Juliette aussi. Pas un petit rire : de ceux qui commencent chez l'une et se communiquent à l'autre avant que la première ait fini, et reviennent, et on ne sait plus qui le porte.

— Quel poisson ?

— Le poisson boiteux, c'est le poisson boiteux, a dit Noa, encore pliée en deux.

— C'est une longue histoire, a dit Juliette.

— Et très bonne, a dit Noa.

J'ai attendu. Mon crayon était en l'air, prêt à noter l'histoire, au cas où elle servirait pour le chemin. Elles ne me l'ont pas racontée. Elles se sont calmées peu à peu, en s'essuyant les yeux avec la manche, et chaque fois que l'une regardait l'autre, ça leur revenait un peu, comme le hoquet.

J'ai baissé le crayon. Troisième petit trait.



Mara a sorti le petit théâtre de sa boîte devant la porte de la boutique, sur le trottoir, et la boîte est restée à l'intérieur avec son étiquette et ses neuf tampons. Noa a bouclé la sangle au premier trou.

— Comme ça, elle se défait plus vite quand on arrivera.

C'était une bonne raison. Je l'ai notée : « Trou 1 : se défait plus vite ». Je n'ai pas noté le reste, parce que le reste, je ne le savais pas encore.

J'étais devant et Noa derrière, chacun avec une main sur sa poignée. Devant, on voit la rue. Derrière, on ne voit que du petit théâtre : un mètre de bois et de toile peinte à vingt centimètres du nez, comme marcher derrière une armoire. Noa gardait l'autre main près de la sangle, par habitude ou à cause de la règle d'Irene, et elle comptait à voix basse. Elle comptait les pas. De devant, je l'entendais : « … vingt et un, vingt-deux… », sur le ton dont d'autres fredonnent.

Irene venait la dernière, avec le dossier et le sifflet. Elle ne disait pas par où. Elle disait « stop » quand il y avait une bordure. Elle ne le disait qu'une fois et sans hausser la voix, et on s'arrêtait, et c'était comme si la rue entière s'était arrêtée avec nous.

Juliette ouvrait très bien le passage. Elle allait quelques pas devant, à reculons, en agitant les bras comme quelqu'un qui gare un camion.

— Passage, un théâtre arrive !

La marchande de chaussures est sortie sur le pas de sa porte pour le voir, un soulier à moitié lacé à la main. Un monsieur avec un chien a attendu dans une entrée d'immeuble ; le chien aussi a attendu, ce qui est plus difficile. Au loin, de l'autre côté du quartier, une clochette a sonné. Tilin.

— ÉCLAIR répète son épreuve, a dit Noa. Ils sont à vélo, avec une enveloppe. Nous, on est à pied, avec ça.

— Avec ça, on ne court pas, a dit Irene.

Tony me l'avait raconté le lundi : à chaque station d'ÉCLAIR, il faut arriver tous les trois ensemble, sinon ça ne compte pas. Je l'avais noté alors sans savoir pourquoi.



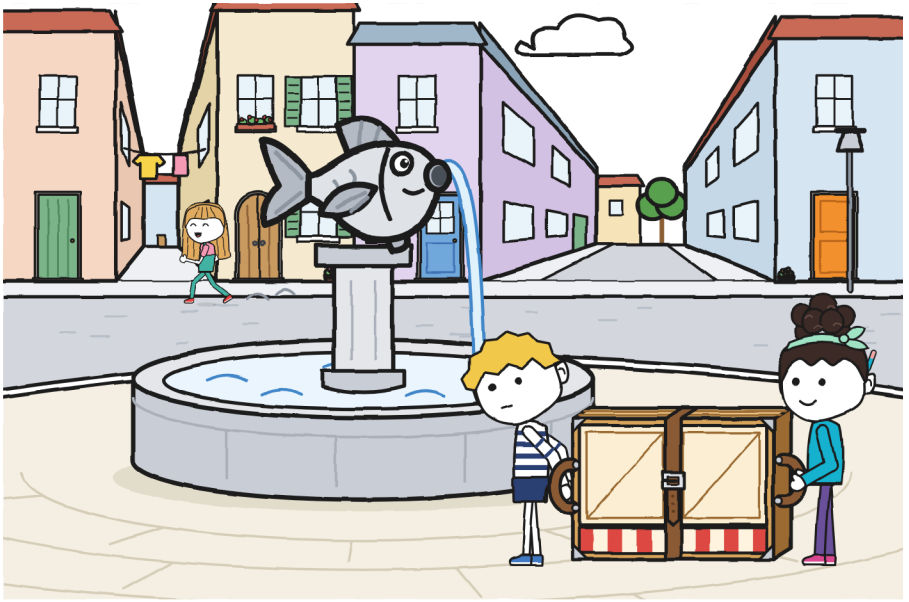
On est arrivés à la placette de la fontaine. Elle est ronde, avec des bancs tout autour et des pigeons qui ne s'écartent devant

personne. Juliette s'est retournée, a crié l'indication et a couru vers le centre, pour aller tenir le portail.

— Jusqu'au poisson boiteux et tourner !

Et elle n'était déjà plus là. On a vu sa salopette un instant entre deux personnes, puis plus rien.

Au milieu de la fontaine, il y a un poisson de pierre, en haut d'une colonne courte, la bouche ouverte comme s'il allait dire quelque chose et s'était ravisé. Je l'ai bien regardé. De mon côté, il avait toutes ses nageoires.



J'ai réfléchi vite, ce qui n'est pas mon fort. Mon fort, c'est de réfléchir lentement et avec une règle. Mais le petit théâtre pesait, Noa était derrière sans rien voir, et la rue continuait à

marcher autour de nous. J'ai appuyé le carnet contre la poignée et j'ai écrit deux lignes :

1. Poisson de la fontaine : nageoires visibles, toutes. Il n'est pas boiteux. Il y aura un autre poisson.
2. Tourner : de quel côté ? Gauche, rue étroite. Droite, rue large. Un petit théâtre passe mieux dans le large.

En dessous, une grosse flèche vers la droite. C'était un raisonnement impeccable. La seule chose qui n'allait pas, c'était le début.

— Je tourne déjà ? ai-je demandé vers l'arrière.

— Au poisson boiteux ! a dit Noa depuis derrière le petit théâtre.

Noa ne voyait que du bois. De là, le poisson boiteux était un mot, et le mot était bien dit.

J'ai continué à chercher un autre poisson. J'ai regardé les entrées d'immeuble, les enseignes, une poissonnerie qui s'est révélée être une quincaillerie. Il n'y en avait pas. J'ai tourné à droite.



Personne n'a dit « virage ». Personne n'a tenu la sangle. Au premier trou, la boucle ne tient pas bien.

Clac. Clac. Clac.

Les panneaux se sont ouverts lentement, l'un après l'autre, autour de Noa, comme les feuilles d'un artichaut que quelqu'un ouvrirait de l'intérieur. Irene a donné un coup de sifflet. Quand le bruit s'est arrêté, il y avait un théâtre au milieu de la rue. Et dans le théâtre, Noa.

— Bonjour, a-t-elle dit par la fenêtre.

Elle avait les mains en l'air, loin des charnières, comme on le lui avait dit. La sangle pendait jusqu'au sol. Moi, j'avais toujours ma poignée à la main, qui n'était plus la poignée de rien : c'était le bord d'une scène.



Irene a regardé les mains de Noa. Puis les miennes. Elle les a regardées pour de vrai, doigt par doigt, des deux côtés. Elles

étaient toutes entières : les panneaux pèsent peu et s'ouvrent lentement.

— Qui orientait ? a-t-elle demandé.

Personne n'a répondu. Celle qui orientait tenait un portail, deux rues plus loin.

On l'a plié, Irene et moi, les mains sur les montants, sans se presser, panneau par panneau. Noa, déjà dehors, a bouclé la sangle, et cette fois elle l'a tirée deux fois. Pendant ce temps, j'ai mesuré : de mon pied à la fontaine, quatre mètres. Je l'ai noté avec le mètre encore tendu par terre, de ma chaussure au bord de pierre.



Juliette est revenue en courant.

— Mais c'était au poisson boiteux !

— Quel poisson boiteux ?

— Celui-là ! a-t-elle dit en montrant la fontaine. À gauche. Comme toujours.

— « Toujours », c'est avant que j'arrive dans le quartier.

Je ne l'ai pas dit fâché. Je l'ai dit comme on corrige une date. Juliette est restée avec le bras tendu vers la fontaine une seconde de trop, puis elle s'est tournée vers Irene, qui avait le dossier ouvert.

— C'est que Gus s'est perdu.

Moi, je ne m'étais pas perdu. Je savais exactement où j'étais : à quatre mètres de la fontaine. Je venais de le mesurer.

Noa nous regardait l'un et l'autre, le calepin fermé contre son pull. Irene a noté quelque chose. Elle n'a pas dit quoi.

Ça aussi, elles l'ont décidé sans moi. Quatrième petit trait.

Je l'ai dit à voix haute et devant du monde. Je sais. –J.



Elles m'ont montré l'autre côté du poisson. On a fait le tour de la fontaine tous les trois, avec le petit théâtre plié entre Noa et moi, et Irene derrière. Il lui manque une nageoire, celle de gauche. De l'endroit où l'on arrive par la rue de la boutique, on ne la voit pas : le poisson vous présente son bon côté, comme ceux qui posent pour les photos. Pour la voir, il faut savoir qu'elle n'est pas là.

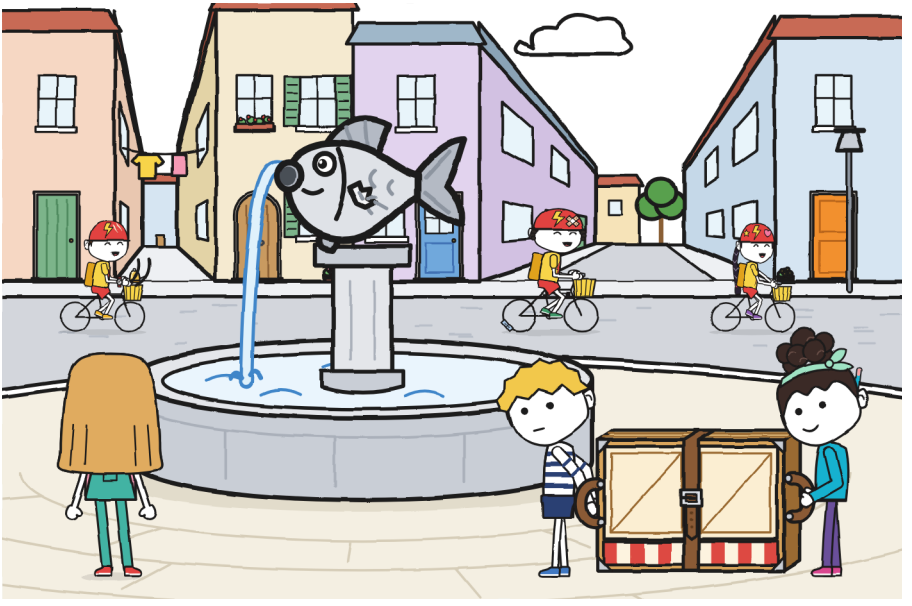
Je l'ai dessiné des deux côtés, l'un à côté de l'autre. Le même poisson, deux poissons.

On a refait le virage. On est revenus quelques mètres en arrière, à l'entrée de la rue, et on l'a fait une nouvelle fois, cette fois avec Juliette à côté de moi. La première fois, j'ai dit « virage » trop tôt, et Noa a tenu la sangle devant une entrée d'immeuble, pour rien. La deuxième, trop tard : avec la moitié du petit théâtre déjà dans la courbe et Noa qui cherchait la sangle à tâtons. La troisième, c'est sorti. Sorti bien, sans clac. Mais personne ne parlait. Même pas Juliette, qui parle toujours.

C'est alors qu'ÉCLAIR est passé sur la chaussée : Zoé, Bruno et Tony, à la file, les mains sur le guidon. Tilin au coin de la rue. Zoé devant, la tresse au vent ; Bruno au milieu, l'enveloppe dans le panier ; Tony le dernier, un doigt sur la clochette. Ils ont fait le tour de la fontaine sans freiner et sans se toucher, à la même distance les uns des autres tout du long, comme les aiguilles d'une montre qui ne se rattrapent jamais.

— Station un, du premier coup, a dit Tony en passant.

Il ne l'a pas dit pour nous. Tony annonce les données à voix haute, même quand il n'y a personne pour les entendre ; c'est ça qui fait de lui un ÉCLAIR. Mais on l'a entendu.



Juliette avait les bras ballants. Ceux de Juliette ne sont jamais ballants : ils vont, ils viennent, ils montrent, ils ouvrent le passage. Ce soir-là, pendant que la clochette s'éloignait, ils pendaient de chaque côté comme deux poignées sans petit théâtre.



On est arrivés à la cour presque de nuit. Pour la dernière étape, pas besoin d'orienter : le portail était en vue. Juliette l'a tenu de la main et n'a pas dit « passage ! ». Mara nous attendait à l'intérieur. Elle a rangé le petit théâtre dans sa boîte et l'a emporté à la boutique, dormir sur son étagère.

J'ai noté ce qui s'était passé dans le mesureur, sous la ligne verte, et j'y ai ajouté une colonne nouvelle, étroite, au crayon : « s'est ouvert · répété 3 fois ». Les trois cases avaient un nom et, malgré ça, un théâtre s'était ouvert dans la rue. Il manquait quelque chose au mesureur. Je ne savais pas quoi. J'ai dessiné à côté un grand point d'interrogation, de la taille de ceux que je mets quand la question ne concerne pas le quartier mais l'appareil.

Mon nom apparaît deux fois sur cette ligne. Et je n'étais dans aucune des deux. —J.



À la maison, après le dîner, je me suis assis à la table avec la lampe allumée et j'ai ouvert le carnet à la dernière page.

J'y ai dessiné ce que j'avais trouvé le mardi derrière le mur. Avec soin, avec la règle, avec les mètres que j'avais notés en appuyant le carnet sur mon genou. Ça sortait très bien. Ça sortait si bien que je l'ai regardé un moment, le crayon immobile.

Ma mère a passé la tête par la porte pour me dire bonne nuit. À ce moment-là, j'avais déjà la main sur le dessin. Elle me l'a dite, elle a regardé ma main, elle n'a rien demandé et elle a fermé la porte.

Je l'ai caché avec la main alors que j'étais seul. D'un côté dépassait un bout de mur et la moitié d'un cadenas.

J'ai pensé : « Demain, elles vont encore se tromper. Alors je le sors. »

Ça m'a paru un bon plan. Il avait même une heure.

Cette page, je l'ai lue le jeudi. Elle ne m'a pas plu. La mienne du mercredi non plus. —J.



CHAPITRE 3

Le plan de Gus, ça marche ?

Cette nuit-là, quand ma main s'est fatiguée de cacher, j'ai fait le plan en entier.

La cour vue d'en haut, comme la voient les pigeons. Le mur mesuré, étape par étape, avec les nombres que j'avais notés le mardi sur mon genou. Le portail, avec sa flèche pour dire qu'il se ferme tout seul. La fontaine, avec le poisson dessiné par son mauvais côté, pour qu'il ne trompe plus personne. La boutique, dans un coin, toute petite. Les trois étapes, numérotées dans un cercle. Et, derrière le mur, ce qui s'était passé le mardi.

C'est devenu un très bon plan. Un des meilleurs que j'aie faits, et j'en ai fait beaucoup. Je l'ai regardé un moment, la lampe inclinée pour que le crayon ne fasse pas d'ombre. Puis je l'ai plié en quatre, en marquant les plis avec l'ongle, et je l'ai rangé dans le carnet, entre deux pages qui n'avaient rien à voir.



Le jeudi, à la boutique, Noa comptait.

Elle était sur le trottoir, devant la vitrine, et elle marchait vers la bordure à grands pas, tous égaux, sans regarder ses pieds. Elle regardait devant elle, là où elle allait, et ses lèvres bougeaient.

— De la porte à la bordure, six pas. De la bordure au lampadaire, onze.

— Ça, ça se mesure au mètre, ai-je dit.

— Moi, je mesure en pas. Je les ai toujours sur moi.

J'y ai réfléchi. C'était vrai : le mètre, il faut le sortir, le tendre, le tenir avec le pied, et ensuite il s'enroule tout seul et il vous mord un doigt. Les pas, on ne les oublie pas à la maison.

— Il mesure combien, un de tes pas ?

— Un.

Je lui ai mesuré un pas. J'ai tendu le mètre par terre dans la boutique et Noa a fait un grand pas dessus, un des siens, sans y penser, comme on signe. Je me suis baissé pour lire la marque : cinquante-huit centimètres. Elle l'a noté dans son calepin. Moi, dans mon carnet. Les deux écritures disaient la même chose : « 1 pas de Noa = 58 cm ».

— Et le tien ? a-t-elle demandé.

Je ne le savais pas. Je me suis mesuré. J'ai fait un pas sur le mètre, un normal, de ceux qu'on fait pour aller à l'école, et Noa s'est baissée pour le lire, parce que de là-haut, je n'y arrivais pas sans bouger le pied : cinquante et un centimètres. Elle l'a noté

aussi. Je portais mes pas sur moi depuis toujours et je ne les avais jamais comptés.

Juliette nous regardait depuis le comptoir, les bras croisés et un sourcil levé, comme quelqu'un qui voit deux horloges donner la même heure.

Je croyais que Noa serait une autre Juliette. Ce n'est pas le cas. Noa compte.



On est allés à la cour avec Irene. Juliette et Noa voulaient essayer leur idée : ouvrir les deux battants du portail.

Le premier battant s'ouvre et se ferme tout seul : on le connaissait. Le second ne s'est pas ouvert. Elles ont tiré dessus toutes les deux, chacune des deux mains et les pieds plantés dans le sol, Juliette toute rouge et Noa comptant jusqu'à trois à voix haute, et à trois, il ne s'est rien passé. Irene s'est baissée pour regarder. Il y a de la peinture sur de la peinture, et une vis par terre qui le cloue, grosse comme un doigt.

— Alors l'étiquette est fausse, a dit Juliette.

— Sûrement, a dit Noa.

Elles l'ont décidé en deux secondes. Je les ai comptées. J'ai sorti le crayon pour le petit trait. C'était le cinquième.

Je ne l'ai pas fait.

Le crayon est resté à un doigt du papier. J'ai regardé la rangée de petits traits, dans le coin de la page : quatre, bien faits, droits, tous de la même taille. Je les avais faits avec beaucoup de soin. Et il en manquait un.

Le mardi, derrière le mur, moi aussi j'avais décidé une chose sans demander à personne : me taire.

Sous DÉCIDÉ SANS MOI, de la même écriture et au crayon, j'ai écrit une autre ligne : DÉCIDÉ SANS ELLES. Et un petit trait. Il est sorti plus tordu que les autres.



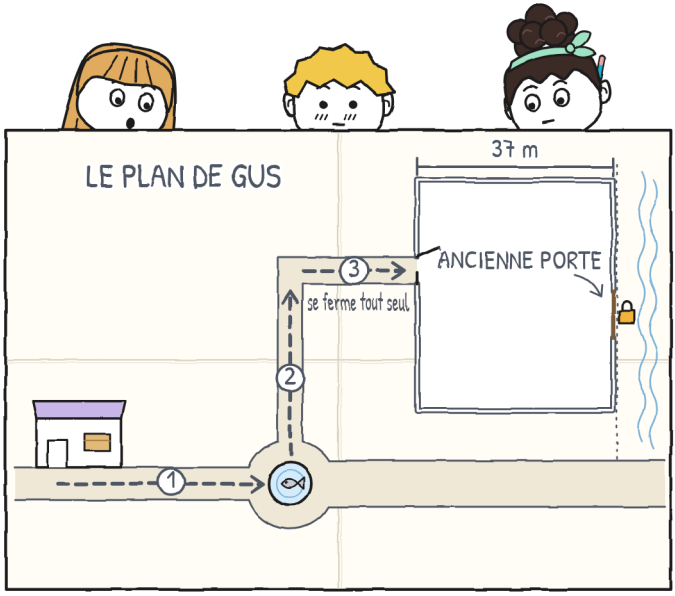
— L'étiquette n'est pas fausse, ai-je dit. Ça m'est sorti plus fort que je ne voulais. La cour a une autre porte. Elle est derrière, dans la ruelle du canal. Elle est vieille et elle a un cadenas. Je l'ai trouvée le mardi.

J'ai sorti le plan d'entre les pages et je l'ai déplié sur le petit théâtre plié, qui était par terre et faisait table. Les plis le coupaient en quatre, en croix, comme une fenêtre.

— Le mardi ? a dit Juliette.

— Le mardi. Je l'ai gardé pour avoir raison après.

Les trois têtes se sont penchées sur le papier. Le mur : trente-sept mètres. Le portail, d'un côté, avec son « se ferme tout seul ». Et du côté opposé, une porte à deux battants avec un cadenas dessiné de face, pour qu'on le voie bien : ANCIENNE PORTE.



Personne n'a rien dit pendant un moment. Je l'ai mesuré : c'était long. On entendait les échecs de l'autre côté du mur, une pièce contre un échiquier, de temps en temps, comme une horloge qui n'est pas pressée.

— D'accord, a dit Noa. Et elle a copié la porte sur sa carte.

Elle l'a copiée au crayon turquoise, avec soin, en comptant avec la pointe les petits carreaux de mon plan pour la mettre à sa place. Elle n'a rien demandé de plus. Pour Noa, une porte qui existe est une porte qu'on note.

Juliette n'a pas dit « d'accord ». Elle bougeait un pied. Sa chaussure rouge allait et venait sur le sol de la cour, tac, tac,

tac, à un rythme que je connais : celui des choses qui ne vont pas se dire tout de suite.

— Hier, ça nous aurait bien servi.

— Je sais.

Hier, avec le plan dans le carnet, j'avais mesuré quatre mètres de mon pied à la fontaine pendant que Noa était dans un théâtre.

Dans la cour, il n'y a pas de coin. Je n'en ai pas cherché non plus. Je suis resté où j'étais, avec le plan ouvert et mes deux mains dessus, pour que l'air ne l'emporte pas.

Pas de « d'accord » : ce n'était pas encore vrai. —J.



On est allés la voir tous les trois, avec Irene. On est sortis par le portail, qui s'est refermé derrière nous avec son clic, et on a fait le tour du mur. Noa l'a compté, à voix basse, des lèvres : soixante-quatre pas. Moi, je l'avais déjà : trente-sept mètres. Je l'ai fait de tête, soixante-quatre fois cinquante-huit, et j'ai trouvé trente-sept et un peu. Ça donnait pareil.

Noa m'a regardé quand je l'ai dit. Elle n'a rien dit, mais elle a noté « 37 m » à côté de ses pas, et moi j'ai noté « 64 pas » à côté de mes mètres.

La ruelle du canal est étroite et sent l'eau dormante. Au fond, on voit la rambarde, et derrière, le canal, qui passe sans regarder. L'ancienne porte est en bois, à deux battants, large

comme le lit d'un géant. Noa l'a mesurée d'un bord à l'autre : trois pas. Moi, je l'ai mesurée : un mètre soixante-quinze. Presque deux portails. Le bois est gris d'avoir reçu tant de pluie. Le cadenas a plus de rouille que de cadenas.

Juliette l'a touché du bout d'un doigt, juste la pointe, comme on touche quelque chose qui pourrait mordre.

— Elle est fermée depuis des années, a dit Irene. Je l'ai toujours vue comme ça.

Irene a cherché dans le registre de la maison de quartier, qu'elle a dans son dossier, feuille par feuille, en les tournant avec le pouce mouillé, jusqu'à une feuille jaune.

— Voilà. Quand cette porte servait, on entrait dans la cour par deux endroits : par le portail ou par ici. On disait « celle des deux portes ». Et de tous les groupes, seul le théâtre répète dans la cour.

Sur la feuille, il y avait un ancien plan, à l'encre, de la cour avec ses deux portes, et une inscription : COUR DES DEUX PORTES. Il ressemblait au mien. Plus vieux et moins bien mesuré, mais il lui ressemblait. J'ai compté les portes : deux. Sur le mien, aussi deux. C'était la première fois qu'un plan d'un autre me donnait raison, et il avait été dessiné par quelqu'un bien avant que je sache où était ce quartier.

— Alors l'étiquette n'est pas une énigme, a dit Noa.

— C'est une adresse, ai-je dit.

« Atelier de la cour. Entrée par les deux portes. » Elle était bien écrite. Elle était vieille, c'est tout.

Mara a dit ensuite qu'elle avait vu ce cadenas neuf fois. Elle croyait qu'une porte fermée ne comptait plus. —J.



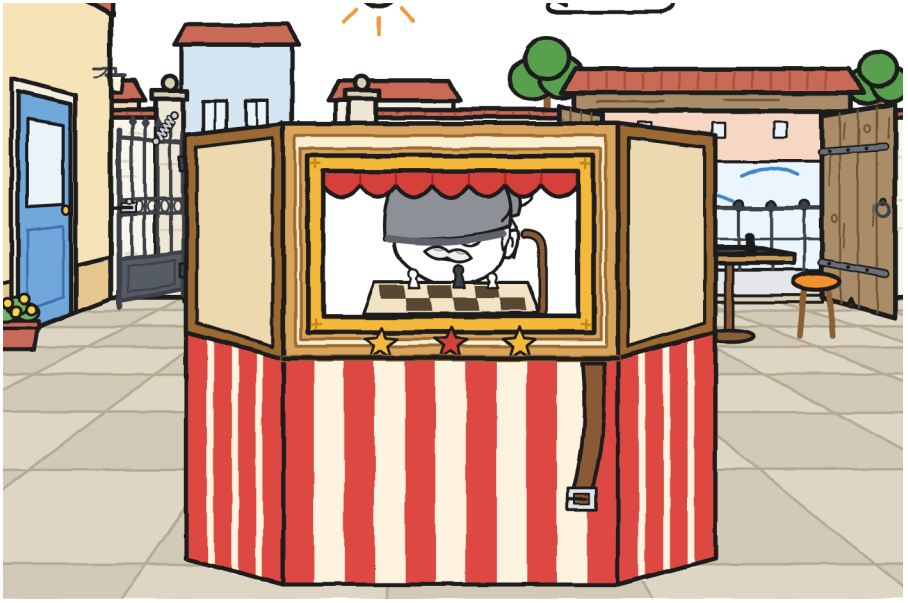
La clé était dans le dossier, dans une enveloppe : « Ancienne porte. Ne pas perdre. » Irene l'a sortie de deux doigts, l'a regardée comme on regarde quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps, et a ouvert le cadenas. Ça a coûté. D'abord elle n'a pas tourné ; puis elle a tourné d'un coup. La porte a fait un bruit de bateau.

À l'intérieur, dans la cour, ceux des échecs avaient sorti les tables au soleil. Personne n'a levé la tête. Une porte fermée depuis des années s'ouvre à côté d'eux avec un bruit de bateau et ceux des échecs ne lèvent pas la tête : c'est aussi une façon de jouer.

Irene a ouvert le petit théâtre au milieu, pour voir la place qu'il laissait entre les deux portes. Elle l'a ouvert avec Noa, toutes les deux les mains sur les montants. Clac, clac, clac. Il en laissait largement.

Par la fenêtre du petit théâtre, on voyait don Antonio, avec son béret sur les yeux et sa canne entre les genoux, devant un échiquier. Il réfléchissait à un coup. Il ronflait un peu. Je l'ai

laissé un moment dans le cadre, à le regarder, et je n'ai pas voulu bouger pour ne pas changer le tableau.



— Samedi, j'ouvrirai les deux, a dit Irene. Les vélos entrent par l'ancienne, depuis la ruelle du canal. Les charges portées à pied, par le portail, depuis le trottoir. Comme ça, ils ne se croisent pas.

— Mais l'ancienne est plus large, a dit Juliette. Et elle ne se ferme pas toute seule.

— Et le portail, c'est le vôtre. Si l'atelier emmène le petit théâtre sur une place, il y aura de pires portes.

Juliette a ouvert la bouche. Elle l'a gardée ouverte un moment, la phrase prête, et elle ne l'a pas dite. Elle a regardé Noa. Elle m'a regardé.

— Toi, tu en dis quoi ?

C'était la première fois de toute la semaine. Je l'ai noté avec la date : « Jeudi 29. Toi, tu en dis quoi ? ». Je l'ai noté avant de répondre, pour ne pas oublier la question pendant que je pensais à la réponse.

J'ai dit le portail, mais après l'avoir répété. Noa a dit la même chose. Juliette a dit d'accord, et cette fois c'était vrai à moitié. Une moitié de plus qu'avant.



Ensuite, on a arrangé le mesureur. On l'a posé sur le petit théâtre plié, qui était déjà notre table de toujours alors qu'il ne l'était que depuis deux jours. Il avait trois cases et aucune ne servait pour ce qui s'était passé la veille ni pour ma part.

La case nouvelle, on l'a dessinée à trois. J'ai fait le cadre, au crayon. Juliette a écrit le nom, en vert. Noa a fait le petit dessin, en turquoise : une bouche avec des traits, comme ceux qui sortent d'une radio.

- PRÉVENIR : dire ce qu'on sait.

Sur la ligne du mercredi, dans la case nouvelle, Juliette a écrit : « personne ». Sur celle du mardi, j'ai écrit : « Gus, non ». Je l'ai écrit lentement et de mon écriture de toujours, ni plus grande ni plus petite, et je ne l'ai pas effacé.

Le mesureur de trois a quatre cases. Je ne me plains pas. La quatrième est celle qui me coûte le plus. —J.

On est revenus par la fontaine. Le soir tombait, et l'eau avait pris la couleur du carnet. Je me suis arrêté devant le poisson, de son côté boiteux. Il lui manquait la nageoire comme le mercredi, mais maintenant je savais la regarder.

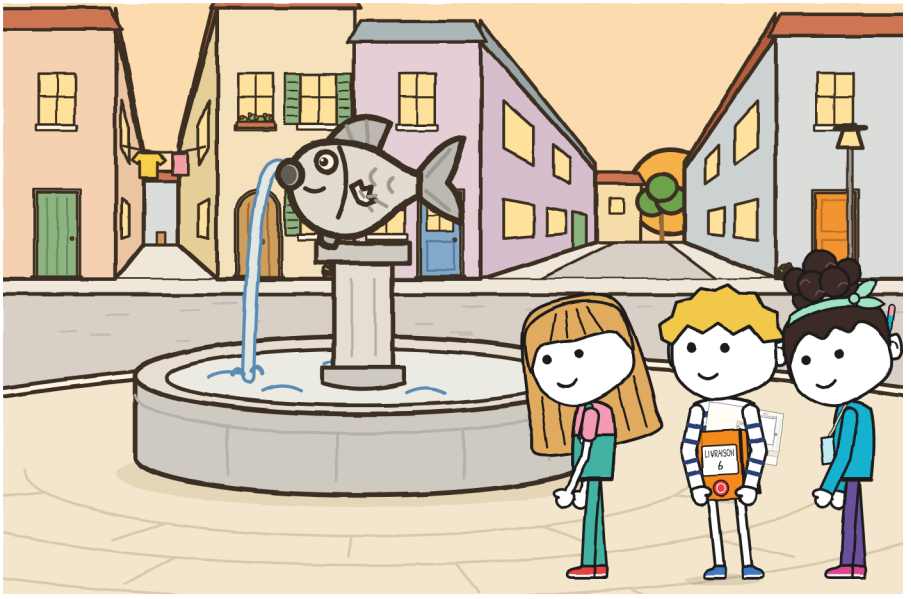
— Vous me racontez l'histoire ?

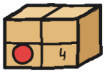
Juliette et Noa se sont regardées. Elles n'ont pas ri. Quelque chose leur est apparu, un coin du rire du mercredi, et elles l'ont gardé, chacune pour elle.

— C'est long, a dit Juliette.

— Samedi, a dit Noa. Si on arrive.

Ce n'était pas un non. J'ai rangé le plan dans le carnet, cette fois sans le plier, avec la moitié du plan qui dépassait.





CHAPITRE 4

N'importe qui peut-il diriger ?

Le vendredi, Tony est venu à la boutique avec sa montre, un crayon et la feuille d'inscription d'ÉCLAIR, tenue par une pince sur une planchette. Il l'a posée sur le comptoir pour qu'on la voie, comme on pose un trophée qu'on n'a pas encore gagné.

RALLYE DU QUARTIER · SAMEDI 31. Équipe : ÉCLAIR. En dessous, trois noms numérotés : Zoé, Tony, Bruno. Le tout de la même écriture pointue, qui n'était pas celle de Tony. Aucun nom barré.

— C'est Zoé qui l'a écrite, a-t-il dit. Bruno a dicté : « Bruno, avec un B. »

— Et Zoé ?

— Elle a écrit Bruno. Avec un B.

J'ai vérifié. Le B y était, et très ferme, de ceux qu'on écrit quand quelqu'un surveille votre crayon.

Puis il s'est assis sur sa caisse, celle du « pour l'instant », et il a remis la montre à zéro avec un clic qu'on a entendu dans toute la boutique.

— Aujourd'hui, je mesure. Je ne donne pas mon avis. Je note ce qu'il faut répéter.

Tony est d'ÉCLAIR et il est de la boutique, et ce soir-là, il semblait avoir résolu comment être les deux à la fois : sur la planchette, la feuille de son équipe ; au poignet, notre temps.



Il y avait trois idées, une par tête. Celle de Noa : des relais. Trois étapes, et à chacune, quelqu'un d'autre oriente. La mienne : que ce soit la même personne qui oriente et ouvre le passage, celle qui va libre, parce que les deux qui portent ne voient que du petit théâtre ; je le sais parce que le mercredi, j'ai été l'un d'eux et ce que j'ai vu, surtout, c'était de la toile peinte. Celle de Juliette : commencer tout de suite.

J'ai dit qu'avant, il fallait regarder le chemin en entier, sur le plan.

— On le regarde en marchant, a dit Juliette.

C'est elle qui a gagné. En marchant, le chemin se regarde très vite.

— Qui oriente la première ? a demandé Noa.

On a montré du doigt tous les trois en même temps. Le mardi, on l'avait déjà fait, et chacun avait montré un endroit différent :

le portail, la salle, la rue. Cette fois, personne n'a montré un endroit. J'ai montré Noa, Noa a montré Juliette et Juliette m'a montré. Trois bras en rond, comme les rayons d'une roue qui n'a pas l'intention de tourner, et au milieu, par terre, le petit théâtre plié. Aucun ne s'est montré lui-même.

Tony l'a noté sans lever les yeux. Irene attendait à la porte, le dossier contre la poitrine, sans donner son avis non plus. Ce soir-là, il y avait dans la boutique deux personnes qui ne donnaient pas leur avis, et une troisième, Mara, qui n'en donne jamais à voix haute, alors le plan, on l'a sorti en faisant le tour du rond :

1. Boutique → fontaine : oriente Juliette.
2. Fontaine → coin : oriente Gus.
3. Coin → cour : oriente Noa.



Avant de soulever le petit théâtre, Juliette a dit :

— Une chose.

Elle ne l'avait pas annoncé. Elle s'est mise devant moi ; pas devant le petit théâtre, ni devant Noa, ni devant la porte : devant moi, les bras collés au corps comme si elle se les était attachés pour qu'ils ne s'échappent pas.

— Mercredi, j'ai donné une indication que seule Noa comprenait et ensuite j'ai dit que tu t'étais perdu.

Elle n'a rien dit de plus. Ce n'était pas la peine : tout y était. Ce qui s'était passé, qui l'avait fait et à qui. Moi, pour la même

chose, il m'aurait fallu une page et, en bas, une note avec un astérisque.

Je lui ai regardé les pieds. Les pieds de Juliette sont faits pour partir ; quand elle parle, l'un des deux est déjà en route vers ailleurs. Cette fois, ils étaient immobiles tous les deux, joints, plantés sur les dalles comme si elle les avait garés, frein serré. Derrière moi, Noa, déjà la main sur sa poignée, regardait le sol avec énormément d'intérêt, pour ne pas déranger. Tony avait le crayon arrêté à un centimètre de la feuille.

— D'accord, ai-je dit.

Je l'avais appris de Noa, le jeudi. Il m'est sorti en entier.

Et comme je ne sais rien accepter sans poser une question, j'en ai posé une :

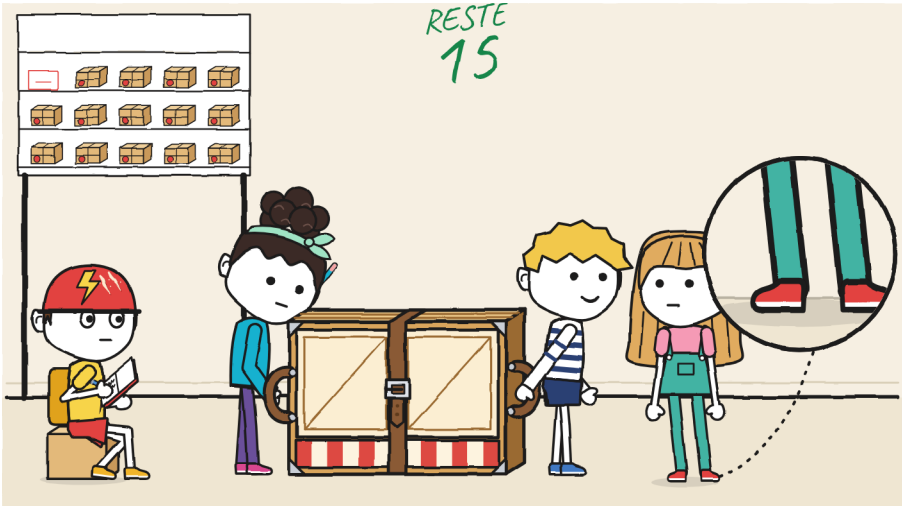
— Quel côté du poisson n'a pas de nageoire ?

— Le gauche, en arrivant, a répondu Juliette, sans réfléchir, comme quelqu'un qui a appris sa réponse. À la fontaine, virage à gauche. Je te préviens cinq pas avant.

— Ça, c'est une vraie indication.

Elle avait un côté, un endroit et un avertissement. Je l'ai copiée telle quelle dans le carnet, avec son « en arrivant », qui était exactement ce qui avait manqué au mercredi.

Les deux pieds immobiles. Vérifie sur le dessin. —J.



Étape un. Noa a bouclé la sangle au deuxième trou. J'ai dit qu'au troisième, elle tenait mieux.

— Au troisième, elle met du temps à se défaire, a dit Noa. Et en arrivant, on est pressés.

Je l'ai dit une fois, à voix haute, et j'ai perdu. Les poignées pesaient pareil.

On est partis. Irene, la dernière, à dix pas, avec le dossier ; Tony, sur la chaussée, son vélo à la main et les yeux sur son poignet. Juliette allait trois pas devant et, à l'entrée de la placette, elle a levé un bras vers la gauche.

— Cinq pas… Virage à gauche !

— Sangle ! a dit Noa. Et elle l'a tenue.

On a tourné autour du poisson boiteux comme si on l'avait toujours fait. De mon côté, le poisson avait toujours toutes ses nageoires ; j'avais appris à ne pas me fier à lui. Aucun clac.

— Étape un : six minutes, a dit Tony. Répété : rien.



À la fontaine, on a changé. Juliette et Noa aux poignées ; moi, libre. C'était la première fois de ma vie que je dirigeais quelque chose qui n'était pas un crayon.

Je l'avais préparé. La veille au soir, sous la lampe, j'avais mesuré sur le plan la rue étroite : deux bordures, une entrée d'immeuble qui dépasse, une plaque d'égout qui bouge et un passage piéton. Le chemin court, le leur, traverse en diagonale là où il n'y a pas de bandes. Le mien descend la bordure, traverse par les bandes et remonte : neuf pas de plus et deux « stop » que l'autre n'a pas. J'avais tout numéroté. Mais un plan n'a pas de dames.

Moi, j'oriente comme ça :

— Trois pas. Stop. Bordure. Monte. Deux pas. Stop. Une dame.

La dame venait en face avec un cabas à roulettes.

— Bonjour.

Elle m'a rendu mon bonjour. Moi, je n'ai pas baissé la main.

— La dame passe. Quatre pas.

J'avançais de côté, comme les crabes et les agents de la circulation, une main en l'air. Une main en l'air, c'est la seule chose qu'a un agent de la circulation, et les autobus l'écoutent. « Stop », je l'avais entendu dire à Irene le mercredi : elle, elle ne dit pas par où ; elle dit « stop » quand il y a une bordure. À l'époque, ça m'avait paru peu. De la place de celui qui oriente, ça paraît énorme : c'est le seul mot qui arrête en même temps deux personnes, un théâtre et, s'il le faut, une dame.

— Stop. Plaque. On la passe par le bord, pas par le milieu. Deux pas.

Juliette allait devant, avec sa poignée, sans dire un mot. Chez Juliette, c'est une nouvelle. Son pied partait tout seul vers le chemin court : il sortait en diagonale, comme la main sort vers la sonnette d'une maison connue, restait un instant en l'air et revenait sur ma ligne. Elle le ramenait vers le mien. Je l'ai vue le faire quatre fois. À la quatrième, elle a serré les lèvres et ne les a plus desserrées jusqu'au coin.



Noa, derrière, remuait les lèvres. J'ai pensé qu'elle comptait les pas, ce qu'elle fait toujours. Sur la chaussée, Tony regardait la montre, puis moi, puis la montre, comme quelqu'un qui compare deux choses qui ne s'accordent pas.

— Stop. Coin.

On est arrivés. Personne n'avait eu à faire marche arrière.

— Étape deux : onze minutes, a dit Tony. C'est le plus lent que j'aie chronométré de ma vie. Répété : rien.

Onze minutes, ça fait beaucoup de minutes. Ça m'était égal. Les minutes, c'est Tony qui les a notées ; l'autre chose, c'est moi, en petites lettres, pour qu'elle ne s'use pas : c'était la première fois que je dirigeais quelque chose sans qu'il y ait rien à répéter.

— Tu as dit « stop » quatorze fois, a dit Juliette.

— Je les ai comptés, a dit Noa. Quinze.

Alors elle ne comptait pas les pas.

— Il y en avait six de trop, a dit Juliette. Mais je les ai toutes faites.

— Il n'y en avait aucun de trop, ai-je dit.

— Six.

Tony n'a pas noté qui avait raison. Il a noté le nombre : « "stop" : 15 (compte Noa) ». Juliette a débouché le feutre et a dessiné à côté, en vert, un escargot avec le casque d'ÉCLAIR.

Tony l'a regardé un moment. Il ne l'a pas effacé. Sur la feuille de Tony, on n'efface rien.

Je n'en ai discuté aucun. J'avais mal aux dents à force de les serrer. –J.



Étape trois, du coin à la cour. Juliette et moi, on portait ; Noa orientait, avec la carte du rallye qu'Irene avait distribuée à toutes les équipes.

Au bout de vingt pas, elle s'est arrêtée, là où commence la ruelle du canal.

— Ça ne colle pas.

— Qu'est-ce qui ne colle pas ?

— La carte nous fait entrer par ici. Jusqu'à l'ancienne porte. Et nous, on entre par le portail, qui est de l'autre côté.

Juliette a commencé à se tourner vers elle pour la voir, avec le petit théâtre entier derrière le virage et personne à la sangle.

— Par terre, ai-je dit.

— On regarde une seconde et on continue.

— D'abord on pose. Ensuite on discute.

Juliette a regardé la sangle, m'a regardé et a baissé son côté. J'ai baissé le mien. Le petit théâtre est resté sur le trottoir, plat et obéissant, c'est comme ça qu'il est le mieux.

J'ai mis mon plan à côté de sa carte, sur le petit théâtre, qui nous faisait encore une fois table. Depuis le jeudi, je le porte sans le plier, et ça se voit : il occupe la moitié du carnet et dépasse en haut comme une langue. Sur la carte du rallye, il n'y avait qu'une seule entrée dessinée, avec une flèche rouge, et ce n'était pas le portail : c'était l'ancienne porte. Celle du cadenas. Celle que, le mardi, j'avais trouvée seul et dont je m'étais tu pendant deux jours.

— C'est une vieille carte, ai-je dit. D'un temps où on entrait par là.

Noa a posé un doigt sur la sienne et moi, sur le mien. Le même endroit, sur deux papiers.

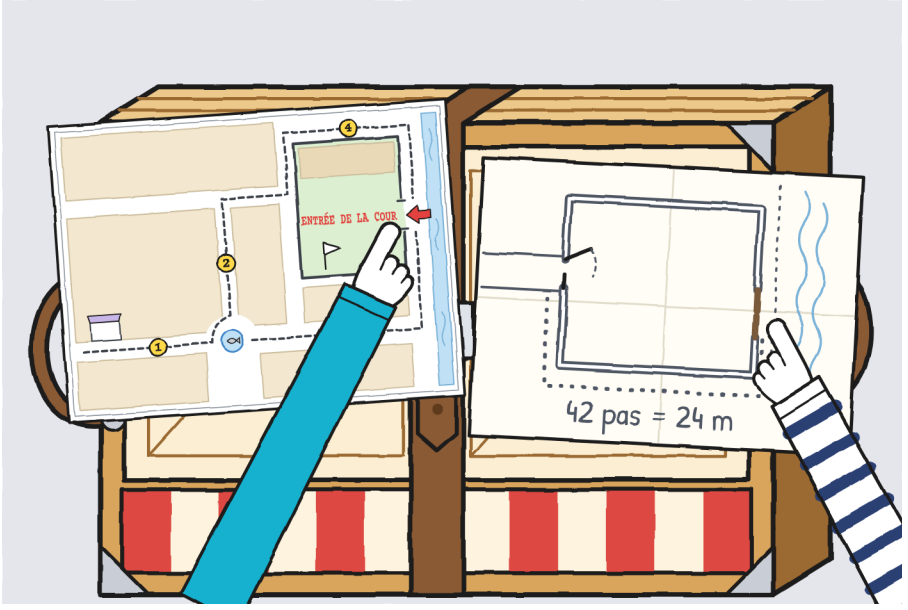
De là au portail, il y avait quarante-deux pas de Noa. Ou vingt-quatre mètres à moi. Avec son pas et mon mètre, on peut mesurer tout le quartier.

— On le dit à Irene ? a demandé Juliette.

Irene était à dix pas, avec le dossier. Elle avait tout entendu, j'en suis sûr, et elle a attendu qu'on le lui dise, comme on attend que quelqu'un finisse sa phrase.

— Et aux autres équipes, a dit Noa. Sinon, ceux qui sont à pied vont tous se fourrer dans la ruelle. Avec les vélos.

J'ai imaginé la ruelle le samedi : cinq équipes, chacune avec sa charge, et trois vélos d'ÉCLAIR sonnant la clochette devant une porte.



Moi, je n'ai rien dit. J'étais d'accord. Un accord ne laisse pas de petit trait.

Irene s'est assise sur un banc de la cour avec toutes les cartes sur les genoux et les a corrigées une par une avec un feutre rouge : elle barrait la vieille flèche et en dessinait deux, une avec un vélo à l'ancienne porte et l'autre avec un ballot au portail. Tony a comparé la sienne avec mon plan, ligne par ligne.

— ÉCLAIR comptait entrer par où disait la carte.

— Vous, vous entrez par là, a dit Irene. Pour les vélos, la carte était bonne. Par hasard.

Tony est resté à regarder sa carte avec la tête de quelqu'un qui apprend qu'il avait raison sans rien avoir fait pour l'avoir, ce qui, chez ÉCLAIR, ne compte pas.

On est revenus au coin et on a refait l'étape trois, cette fois jusqu'au portail. Juliette et moi, on portait, et Noa a orienté, ouvert le passage et prévenu, tout à la fois :

— Stop ! Je tiens le battant ! Passe !

On est passés. J'ai rempli le mesureur. Sur la ligne « coin → cour », j'ai mis : Gus et Juliette, Noa, Noa, et dans la quatrième case, « Noa : "la carte est fausse" ». Chaque nom, de sa couleur : crayon, vert et turquoise.

C'était la première ligne avec toutes les cases remplies. La case de prévenir, on l'avait inventée le jeudi à cause de moi, et c'est Noa qui l'a étrennée. J'ai écrit son nom de l'écriture la plus claire que j'aie.

Le portail est lourd. Elle l'a tenu avec le dos, comme toi le mardi. Je le note, moi, parce que toi, tu ne l'aurais pas noté. —J.

Tony nous a montré sa feuille. En haut, il y avait écrit, en majuscules, CE QU'IL A FALLU RÉPÉTER :

- Mercredi : le virage de la fontaine, 3 fois.
- Vendredi, étape 1 : rien.
- Étape 2 : rien (lent).
- Étape 3 : l'entrée. Ce n'était pas la faute de l'équipe : c'était celle de la carte.

Et en bas, souligné deux fois : « Ce qui se répète le plus, ce ne sont pas les pas. Ce sont les indications. »

— Ce dernier point, c'est une opinion, a dit Juliette.

— C'est un fait, a dit Tony. Chez ÉCLAIR, une direction mal donnée se paie deux fois : à l'aller et au retour.

Il a mis son casque et il est parti répéter son épreuve. Au premier coin, tilin.



Le soir, à la boutique, Mara a rangé le petit théâtre dans sa boîte, et la boîte est redevenue une boîte comme toutes les autres. Avant que le couvercle ne descende, Noa a regardé la boucle.

— Demain, au troisième trou. Même si elle met plus longtemps à se défaire.

Elle l'a dit en regardant la boucle, pas moi. C'était ce que j'avais dit avant de partir. Je ne l'ai pas noté dans les gagnés : c'est elle qui l'avait décidé, à son heure, et ça va dans une autre colonne.

J'ai ouvert le carnet au coin des petits traits : les quatre de DÉCIDÉ SANS MOI et, en dessous, le mien. Aujourd'hui, je n'en avais fait aucun. J'ai repassé la journée, le crayon en l'air, comme on repasse un compte avant de le donner pour bon. J'ai compté quatre désaccords. Les quatre, je les ai dits à voix haute. J'en ai gagné un.

Vendredi. Désaccords : 4. Dits : 4. Gagnés : 1.

Sur son étagère, la boîte du n° 6 gardait ses neuf tampons. Neuf. Pas un de plus.

Celui que tu as gagné, c'était de poser le petit théâtre par terre avant de discuter. Celui-là, je te l'offre. –J.



CHAPITRE 5

Être premiers, ça compte ?

Le samedi, j'ai mis mon t-shirt orange du samedi. Ce n'est pas de la superstition : le samedi, il se passe des choses, et je préfère être habillé pareil tous les jours pour pouvoir les comparer.

— Tu es assorti au carnet, a dit Juliette.

J'ai posé le carnet contre le t-shirt pour vérifier. Elle avait raison, à un ton près.

À onze heures, la cour avait ses deux portes ouvertes pour la première fois depuis des années, et des gens entraient par les deux : les vélos, par l'ancienne, depuis la ruelle du canal ; ceux qui étaient à pied, par le portail, depuis le trottoir. L'ancienne porte, grande ouverte, avait l'air plus surprise que personne. Il y avait des fanions d'un mur à l'autre et une table avec une pancarte qui disait ARRIVÉE. Flora était assise au premier rang avec son thermos, comme quelqu'un qui est venu voir passer un défilé et compte rester pour le feu d'artifice. La marchande de chaussures, debout, les bras croisés. Vera, avec Miette dans les bras ; Miette, la tête tournant vers tout ce qui bougeait, c'est-à-

dire, ce matin-là, tout. En haut du mur, une pie. Personne ne l'avait invitée.

Irene est montée sur un banc et a donné un coup de sifflet. Il s'est fait un silence de cour d'école, qui est un silence avec beaucoup de bruit dessous.

— Chaque équipe apporte sa charge ici, en passant par toutes les stations. Avec une charge, on ne court pas. Celui qui court répète l'étape. Et gagne du temps celui qui ne répète pas.

Je l'ai noté mot pour mot. C'était la première fois qu'une règle de jeu me semblait écrite pour moi.



Sur la liste, il y avait cinq équipes, épinglée avec des punaises sur un panneau de liège :

1. ÉCLAIR (Zoé, Tony, Bruno)
2. LA CHORALE
3. ÉCHEC
4. LES AIGUILLES
5. NOA + 2

ÉCLAIR portait une enveloppe, à vélo. La chorale, un pupitre. Les échecs, un échiquier géant. La couture, un mannequin sans tête. Le nôtre, c'est Noa qui l'avait inscrit le lundi, avant de me connaître.

— Nous, c'est « Noa + 2 », ai-je dit à Juliette.

— Moi, je suis le 2, a-t-elle dit. Toi, tu seras le plus.

J'ai regardé la petite croix entre le nom et le chiffre. Elle n'avait jamais été un signe. Je l'ai notée comme un poste.

Chaque équipe partait de la porte où dormait sa charge. Pour nous, le départ a été donné par don Antonio, qui habite tout près et ne court pas.



À la porte de la boutique, Mara a sorti le petit théâtre de sa boîte, et le petit théâtre a grandi jusqu'à sa taille de rue. Noa a bouclé la sangle à la hâte et on l'a soulevé.

Clac. Un panneau s'est ouvert de vingt centimètres, comme une bouche qui se souvient de quelque chose.

— Par terre, ai-je dit.

Personne n'a discuté. On l'a posé tous les trois en même temps, lentement, comme s'il portait un œuf. La deuxième fois, Noa a bouclé la sangle sans se presser, au troisième trou, et elle a tiré deux fois pour l'essayer. J'ai regardé la boucle, puis la rue. Les deux étaient bien.

Don Antonio a enlevé son béret et l'a abaissé d'un coup, ce qui faisait office de drapeau.

— Avec calme, a-t-il dit, c'est comme ça qu'on arrive.

Mara fermait la marche, avec la boîte vide sous le bras. Sans rien dedans, elle avait l'air plus grande.

Étape un. Juliette orientait.

— Cinq pas… Virage à gauche !

— Sangle !

On tournait lentement autour du poisson boiteux, en occupant tout le coin, quand Zoé est arrivée à vélo. Elle était la première de tous. Elle a freiné et posé un pied par terre.

— Passez devant. Avec ça, on ne court pas.

Elle a attendu qu'on sorte du virage. Puis elle est repartie. On a été devant elle pendant vingt secondes. Elle l'a chronométré elle-même.

Elle a freiné net. La tresse a mis un peu plus longtemps. –J.

À chaque station, on tamponnait une carte. Celle de la boulangerie, c'était Élise qui la tenait, et elle tamponnait avec le pouce plein de farine, en appuyant comme si la carte était de la pâte et qu'il fallait la laisser reposer. Sur la nôtre, elle a laissé trois traces blanches, une par tête, même si on est arrivés quand celle d'ÉCLAIR avait déjà la farine sèche.

ÉCLAIR est passé trois fois devant nous, chaque fois par une rue différente. Vu de derrière un petit théâtre, ÉCLAIR avait l'air d'un coucou suisse : il sortait, il sonnait et il rentrait. Tony avait les deux mains sur le guidon et sonnait la clochette aux coins de rues. Bruno portait l'enveloppe. Zoé allait devant et les attendait à chaque station, sans toucher la carte avant qu'ils soient tous les trois. La deuxième fois qu'ils sont passés, Tony n'a pas

regardé la montre : il nous a regardés, nous. C'est ce qui ressemblait le plus à une opinion de toute la journée.

À l'étape deux, Juliette et Noa portaient, et c'est moi qui orientais. La chorale nous a dépassés avec son pupitre. En courant. Le sifflet d'Irene, qui était partout à la fois, a sonné, et la chorale est revenue à la fontaine en chantant tout bas, ce qui est la façon de chanter quand il faut répéter une étape.

Les échecs nous ont dépassés, avec l'échiquier de chant et les pièces dans un sac qui sonnait comme de la grêle. Même le mannequin nous a dépassés, à l'horizontale, porté par trois de la couture qui allaient sur la pointe des pieds, comme si le mannequin dormait. Se faire dépasser par un mannequin sans tête est une expérience que je ne sais pas mesurer, et j'ai essayé.

Juliette n'a pas couru. Enfin : son pied est parti. Elle l'a ramené.

— Être premiers, ça compte ? a-t-elle demandé.

— L'étiquette ne dit pas « premiers », a dit Noa. Elle dit « plié ».

— Bordure, ai-je dit.

On l'a montée.

La chorale a répété l'étape en chantant. Au retour, elle chantait plus juste. —J.

Étape trois. Noa a orienté jusqu'au portail. Là, on a posé le petit théâtre par terre.

— Qui ouvre ? a demandé Juliette. Et elle a attendu la réponse.

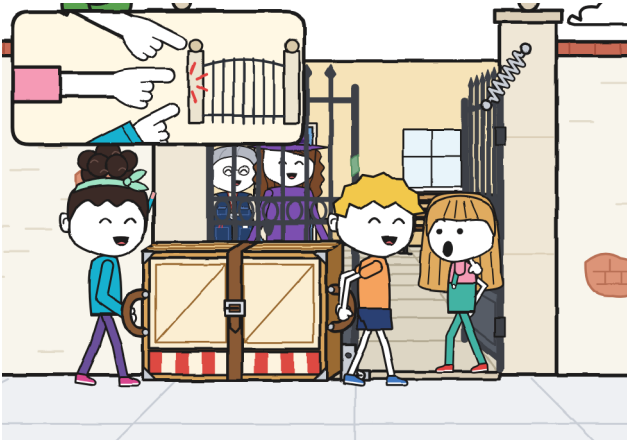
On a montré du doigt tous les trois en même temps. C'était la troisième fois de la semaine. Le mardi, chacun avait montré un endroit. Le vendredi, chacun, une autre personne. Cette fois, tous les trois, au même endroit : Noa a montré le portail, Juliette a montré le portail et moi, j'ai montré le portail. Ensuite on a ri, parce que comme ça, on ne décide pas qui. Trois bras pointés vers une porte, c'est une opinion très ferme sur la porte et aucune sur nous.

— Toi, avons-nous dit, Noa et moi.

Noa est passée à sa poignée. Juliette a tenu le battant avec le dos et avec les deux mains, les pieds bien plantés, et pour une fois aucun ne s'est enfui.

— Stop ! Je tiens le battant ! Passe !

On est passés. Plié. Entier.



— Quarante et une minutes, a dit Irene.

ÉCLAIR avait mis quatorze. Ils étaient tous les trois assis par terre, à côté des vélos, sans avoir transpiré. Zoé m'a salué de deux doigts ; Bruno, de toute la main.

Mara est venue avec la boîte sous le bras. Irene a regardé le petit théâtre par terre dans sa cour, plié, avec la sangle à sa place, et elle l'a regardé un bon moment, de haut en bas, comme on regarde quelqu'un qui arrive d'un long voyage pour vérifier qu'il est entier. Elle a ouvert le dossier et a montré à Mara la feuille du registre : « Atelier de théâtre. Responsable : Irene ». Mara l'a lue comme elle lit, du doigt, d'abord la ligne et ensuite le tampon. Juliette lui a tendu le feutre vert, celui qui ne s'efface pas.

— Ça me convient, a dit Irene. Et elle a signé sur l'étiquette.

Sur l'étiquette est apparu le mot LIVRÉ. Personne ne l'avait écrit. Tout autour, il y avait toujours les neuf tampons de RETOUR, un par voyage de Mara, et au milieu, maintenant, une signature verte qui n'avait pas l'intention d'aller nulle part.



Irene a ouvert l'inventaire de la maison de quartier pour noter le petit théâtre. Ce n'était pas la peine : il avait déjà sa page. En haut, il y avait PETIT THÉÂTRE PLIANT · en attente de réception, et en dessous, dans une case qui disait ESSAIS, il y avait une ligne ancienne, tordue, avec une très mauvaise écriture :

« Essayé dans la cour. Plié, il passe par les deux portes. Ouvert, non. —R. »

On s'est penchés tous les trois pour la lire, tellement que nos têtes lui ont fait de l'ombre.

— C'est d'avant que je dirige l'atelier, a dit Irene. Je ne sais pas qui c'est.

— Nous non plus, a dit Juliette. Mais on en apprend peu à peu.

R. a été dans cette cour et a essayé le petit théâtre avant de l'envoyer. Cette fois, R. a mesuré les deux portes : le portail et l'ancienne. Ce que R. savait tenait en une ligne. Pour nous, ça nous avait coûté une semaine.

La porte d'Élise. Les deux de la cour. R. mesure les portes. Je le garde pour la fiche. —J.



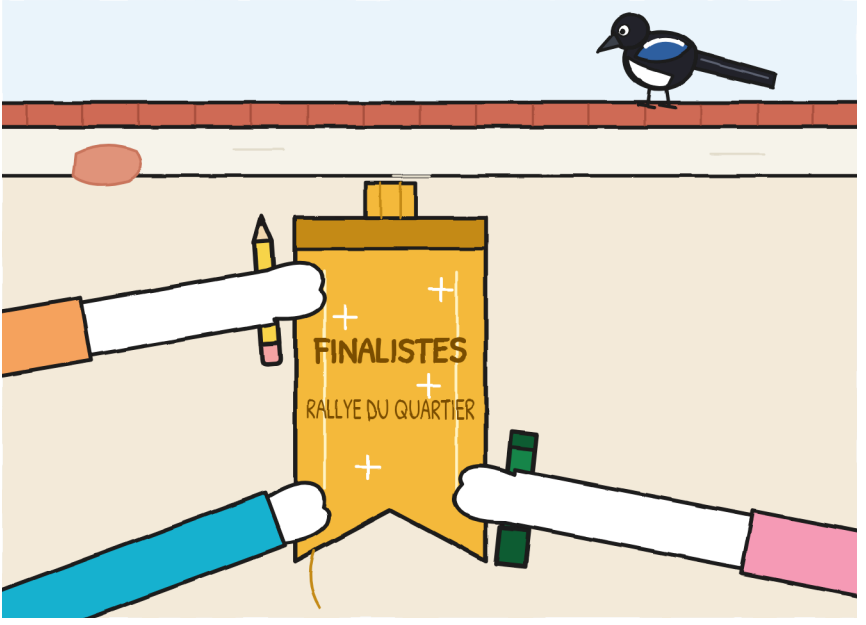
ÉCLAIR a gagné, sans répéter une seule étape. Le prix était une miche d'Élise avec un 1 en farine dessus. Zoé l'a partagée en trois morceaux. Celui de Bruno était aussi grand que le sien ; je l'ai mesuré à l'œil, et mon œil, avec les morceaux, ne se trompe pas.

Aux équipes qui sont arrivées avec la charge entière, Irene a donné un ruban. Le nôtre, je l'ai vu de près parce qu'on le tenait tous les trois : une main avec un crayon, une avec un feutre vert et une avec une manche turquoise. Il était en satin doré, avec des reflets qui changeaient de place quand on respirait près, un nœud court en haut et un bord qui laissait déjà échapper un fil. Il

y avait écrit, en lettres qu'on lisait de loin : FINALISTES · RALLYE DU QUARTIER.

Sur le mur, la pie a penché la tête. C'est ce que je fais, moi, devant un plan que je ne comprends pas.

— Finaliste, c'est celui qui arrive le dernier, a dit Juliette.



— C'est celui qui arrive à la fin, a dit Noa.

— On est arrivés derniers à la fin, ai-je dit. Ça vaut pour les deux.

— Puisqu'il est là, a dit Irene, il faut l'étrenner.

Mara et elle l'ont ouvert à deux, les mains sur les montants. Clac, clac, clac. C'était la première fois de toute la semaine que je l'entendais s'ouvrir exprès, et il sonnait pareil : on dirait que le petit théâtre s'en moque.

Nous, derrière. On avait deux minutes pour inventer un spectacle. Noa a distribué les rôles. Avant, elle a demandé :

— Qui veut peu parler ?

J'ai levé la main. Ce fut la main la plus rapide de tout le rallye.

Miette s'est détachée de Vera, a volé sur un mètre et s'est posée sur un panneau, toute raide, la queue pendant juste devant la fenêtre. Cette semaine-là, par ce cadre, on avait vu Tony la bouche pleine, Noa au milieu de la rue et don Antonio endormi devant un échiquier. Maintenant, la queue de Miette. Le cadre a un œil infaillible pour ce qui ne doit pas y être. C'était le spectacle, et il n'avait pas encore commencé.

Vera l'a récupérée à bras tendus, et Miette s'est laissé faire, avec la tête de « ce n'est pas moi » qu'elle m'a copiée le premier jour.



Le spectacle s'appelait « Le colis qui ne voulait pas entrer ». Juliette jouait Mara, avec un cornet de papier en guise de chapeau. Noa jouait toutes les portes, et elles sortaient toutes différentes rien qu'en changeant de pied. Moi, je jouais le colis, penché à la fenêtre.

— L'atelier ? disait Noa. Ici, c'est la couture.

— RETOUR, disais-je.

— L'atelier ? Ici, c'est la chorale.

— RETOUR.

Je l'ai dit neuf fois. Le public les comptait, et la chorale, qui était venue pour ça, les comptait en s'accordant. La dixième fois, Noa a ouvert les bras, et j'ai dit l'autre mot.

Pour saluer, on s'est penchés tous les trois à la fenêtre. On tenait. Serrés. Mon oreille gauche était à Juliette, et la droite, au chignon de Noa. En bas, Mara, celle au vrai chapeau, applaudissait de deux doigts.



Ça ne se partage pas en morceaux. On se serre. —J.



CHAPITRE 6

Que reste-t-il quand l'épreuve est finie ?

L'après-midi, on est retournés à la boutique avec l'étiquette. Noa est venue aussi. Elle est restée à la porte, le calepin pendu au cou, à compter les colis de l'étagère avec le doigt et les lèvres, sans voix.

Juliette a regardé le panneau. Puis elle a regardé Mara.

— Je peux ?

— C'est ton panneau.

Elle est montée sur le tabouret bleu, a barré le 15 et a écrit, en grand, 14. Mara a collé l'étiquette dans son livre, avec les cinq autres, et a passé la main dessus deux fois, comme on lisse un drap.

À la porte, Noa a fini de compter.

— Quatorze, a-t-elle dit, à personne.

— Quatorze, a dit Juliette depuis le tabouret, le feutre encore débouché.

Tony a apporté le classement, avec le tampon de la maison de quartier, pour que je le copie dans le carnet : ÉCLAIR, quatorze minutes ; ÉCHEC, vingt-neuf ; LES AIGUILLES, trente-trois ; LA CHORALE, trente-huit, avec une étape répétée ; NOA + 2, quarante et une. Je l'ai regardé deux fois. « Bruno » était entier, sans rature et sans rien dessus. Pour notre équipe, c'est Noa qui l'a arrangé avec son crayon turquoise, sans que personne le lui demande : elle a barré le « + 2 » et elle a écrit dessus NOA, JULIETTE ET GUS.

— Lundi, je ne savais pas comment vous vous appeliez, a-t-elle dit. Enfin. Comment s'appelait Gus.

J'ai sorti la fiche de R. Elle comptait onze indices. J'en ai ajouté un : « 12. A essayé le petit théâtre dans la cour de la maison de quartier avant de l'envoyer. C'est dans l'inventaire. » Tony l'a lue. Il a lu aussi son propre mot, plus bas, À RÉGLER : on me doit une explication, et il a passé le doigt dessous, sans toucher l'encre. Il n'a rien barré.

— Le petit théâtre, R. l'a essayé, a-t-il dit. Ma clochette, R. ne l'a pas essayée.

— Ça, on ne le sait pas, a dit Juliette.

— De ma clochette, il n'y a aucune ligne dans aucun inventaire, a dit Tony. Et ça aussi, c'était vrai.

Ensuite, j'ai déplié le plan sur le comptoir. Enfin : il n'était plus plié. Depuis le jeudi, il voyageait ouvert dans le carnet, dépassant en haut, mais il avait les marques des plis, en croix, comme une fenêtre, et celles-là ne partent pas. Un plan se souvient de la façon dont on l'a tenu.

Je l'ai retenu avec le mètre ruban à un coin et le pot à crayons à l'autre.

— Il manque ta partie, ai-je dit à Noa. Ce qu'il y a après la fontaine. Ces rues-là, moi, je n'en connais que les mètres.

Cette phrase, je ne l'avais pas répétée. Je l'avais pensée, ce qui est différent : pendant le spectacle, penché à la fenêtre, entre le sixième RETOUR et le septième.

Noa a regardé Juliette. Juliette a regardé le plafond, ce qui est sa façon de ne pas s'en mêler, et elle l'a regardé avec un intérêt que le plafond de la boutique n'a jamais mérité.

— Je peux dessiner dessus ?

— C'est pour ça que je te le montre.

J'ai poussé le plan vers elle à deux mains. Noa a sorti le crayon de derrière l'oreille et l'a tenu un moment en l'air, sans toucher le papier, comme reste la main avant de frapper à une porte qui n'est pas la sienne. Puis elle est descendue.

C'était la première fois qu'un autre crayon touchait ce papier. Chaque fois que la pointe turquoise descendait, je serrais un peu plus le mètre ruban contre son coin, alors que le plan n'avait

aucune intention de partir. Juliette s'en est aperçue et n'a rien dit, ce qui, chez Juliette, est une façon très bruyante de s'en apercevoir.

Elle a ajouté sa rue, l'intérieur de la maison de quartier, avec la salle, la cour et le couloir qui les relie, et les distances, en pas. Elle écrit petit et droit, comme si chaque lettre devait tenir dans un carreau. Moi, je mettais les mètres à côté. « De la fontaine à ma porte d'entrée : 80 pas », a-t-elle écrit, et moi, à côté : « 46 m ». Quatre-vingts fois cinquante-huit font quarante-six mètres quarante. J'ai arrondi vers le bas, par politesse. Sur mon plan, il y avait, pour la première fois, deux unités, et aucune n'était fausse. Dans la cour, Noa a marqué une petite croix turquoise : « ENDROIT DE NOA : ici, elle compte les pas ».

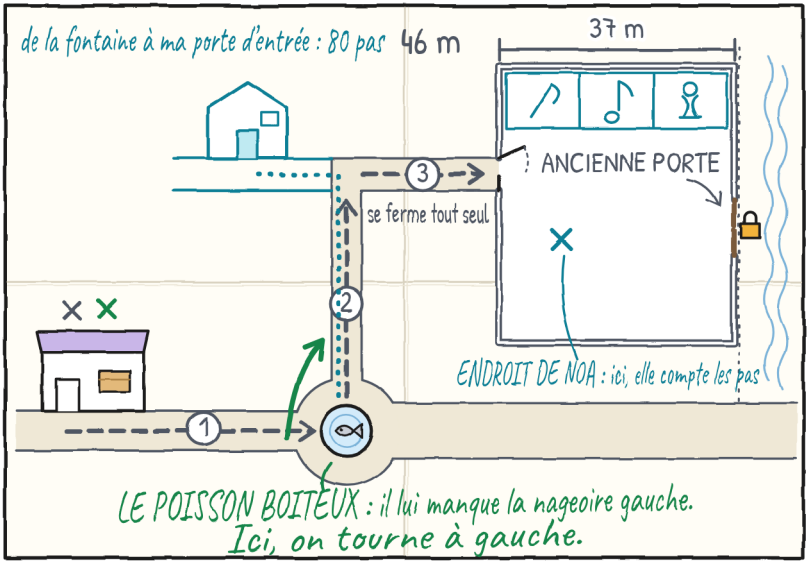
Juliette n'a pas tenu plus longtemps. Elle a débouché le feutre et a écrit près de la fontaine, en vert et sans demander la permission : « LE POISSON BOITEUX : il lui manque la nageoire gauche. Ici, on tourne à gauche. » À la boutique, on a mis deux petites croix, une au crayon et une verte, si proches qu'elles se touchaient.

En haut, le plan s'appelait LE PLAN DE GUS. En dessous, j'ai écrit le nom nouveau : LE PLAN DU QUARTIER (DES TROIS). La parenthèse était de moi. Les parenthèses, c'est ce que je réussis le mieux.

Et pendant qu'elles dessinaient, elles m'ont raconté l'histoire du poisson boiteux. Elles me l'ont racontée toutes les deux en même temps, une de chaque côté du comptoir, et j'allais de l'une

à l'autre de la tête comme on regarde un match depuis le filet. Elle est longue. Elle n'est pas aussi bonne qu'on le dit. Mais maintenant, je la connais.

LE PLAN DU QUARTIER (DES TROIS)



Elle est géniale. Seulement, on l'a racontée de travers : on s'est coupé la parole. –J.

Juliette avait le ruban noué au poignet depuis midi. Trois fils s'étaient déjà défaits. Je les ai comptés parce qu'elle les comptait aussi, à voix basse, chaque fois qu'il s'accrochait à la poche de sa salopette.

— Si je le garde, lundi ce n'est plus qu'une frange, a-t-elle dit. On le range dans le carnet ?

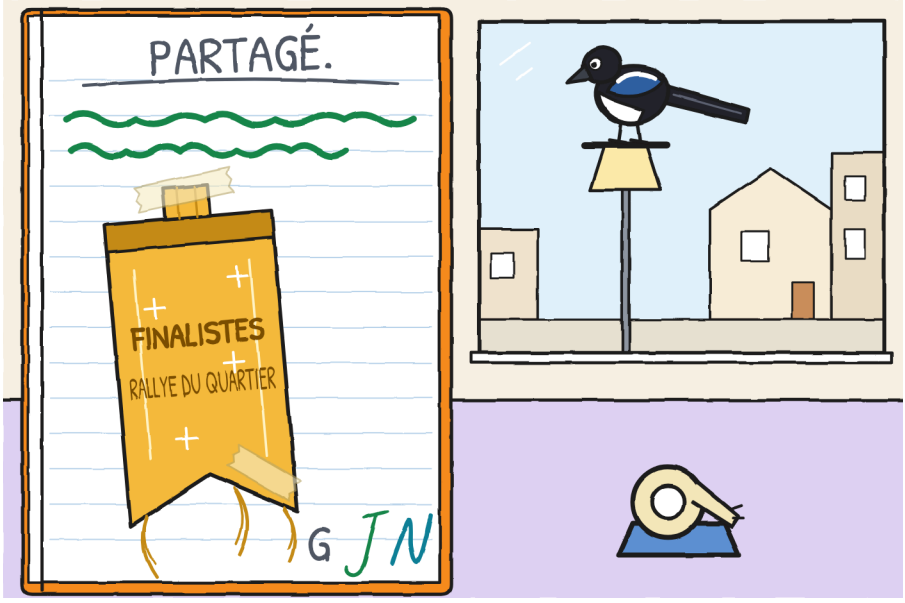
On l'a collé sur la première page, sous PARTAGÉ et sous l'écriture verte qui occupe une demi-feuille, avec un morceau de ruban adhésif à chaque bout. Noa tenait une extrémité, Juliette l'autre, et moi j'ai posé les deux morceaux, bien droits. Le nœud est resté en haut, un peu gonflé ; l'éclat changeait de place chaque fois que quelqu'un tournait la page d'à côté. Dans un coin, on a mis trois petites initiales : G, au crayon ; J, en vert ; N, en turquoise.

J'ai fermé le carnet pour essayer. Il fermait moins bien : le nœud faisait une bosse et la couverture restait un peu soulevée à un coin, comme quelqu'un qui n'arrive pas à partir. J'ai noté « défaut » dans la marge, puis je l'ai effacé.

Je l'ai dessiné avec ses fils défaits. S'il se défait, il se défait : je ne vais pas le dessiner plus neuf qu'il n'est.

À travers la vitre, la pie du mur nous regardait depuis le lampadaire. Elle regardait le ruban, pas nous. Je l'ai remarqué parce que moi, à sa place, j'aurais regardé la même chose.

Mon carnet ne ferme pas aussi bien que le tien. Voilà pourquoi. —J.



Noa a feuilleté le carnet vers l'arrière. Avant, elle a demandé la permission, la main ouverte au-dessus du carnet, sans le toucher, et j'ai dit oui de la tête. Elle a tourné les pages lentement, une par une, sans en sauter aucune : le mesureur du mardi, la ligne verte du mercredi, la dernière page avec son bout de mur et son demi-cadenas, la case nouvelle du jeudi. Elle est arrivée au coin des petits traits.

— Et ça ?

Elle avait la main à la distance exacte pour le cacher. Je ne l'ai pas bougée.

— Un compte que je tenais mal.

— Et ça, alors ? — Elle a lu à voix haute : « Un portail, une pierre peut aussi le tenir ».

— Je l'ai pensé le mardi.

Juliette a cessé de balancer la jambe contre le tabouret. Tony, de sa caisse, a levé les yeux de la montre, qui ne chronométrait rien.

— Une pierre ne dit pas « bordure », a dit Noa. Ni quinze fois « stop ».

Elle l'a dit comme elle dit les choses, en comptant. Puis elle a tourné la page vers l'avant, de nouveau jusqu'au ruban, comme quelqu'un qui remet un livre où il l'a trouvé.

Je n'ai pas effacé les petits traits. Au crayon, on peut, mais je n'ai pas voulu. Sous la phrase, j'ai dessiné une petite pierre, avec une bulle. Je l'ai laissée vide.

Ne les efface pas. Ils sont un peu à moi. —J.



Le dimanche, à l'aube, c'est Noa qui a fait le guet, elle qui habite en face de la maison de quartier. À neuf heures, elle a apporté une note à la boutique. Elle arrivait en comptant ses pas ; ça se

voyait à ses lèvres. Elle était pliée en trois parties égales ; j'ai vérifié. Elle disait, en turquoise et d'une écriture petite et droite :

- 7:38 : le petit théâtre, dans l'atelier, plié.
- 7:44 : le jour se lève. Il ne bouge pas.
- 7:50 : toujours là. Pas qu'il a faits : zéro. —Noa

Elle surveille mieux que moi, elle compte mieux que moi et elle ne fait pas de pain. Deux sur trois. —J.

Mara a relevé le rideau de fer à moitié pour nous laisser passer, et j'ai dessiné l'étagère : quatorze colis et six places vides, à la suite, de 1 à 6, comme les dents qui tombent dans l'ordre. Le panneau, pas besoin d'y toucher.

— Six, a dit Mara. Et elle a fermé son livre.

Tony était sur sa caisse, avec son casque, même si c'était dimanche. Noa est restée debout, à côté de la porte. Personne ne lui a dit de s'asseoir ni de partir. Elle était venue parce qu'elle l'avait voulu, et lundi, elle a répétition.



Pour finir le carnet, j'ai dessiné la fenêtre du petit théâtre, vide.

Je l'ai faite à la règle : le cadre, le rideau court relevé d'un côté, le bois avec ses veines. Dedans, rien. C'était la première fenêtre de la semaine par laquelle personne ne passait par hasard, et ça m'a paru juste de la laisser comme ça un moment, comme on laisse une porte ouverte quand on entend quelqu'un dans l'escalier.

Je me suis dessiné le premier, au crayon, sur un côté, c'est là que je me mets sur les photos. Se dessiner soi-même est ce qu'il y a de plus difficile : on ne peut pas se mesurer de l'extérieur. Je suis sorti sérieux et les cheveux bien en place, ce qui n'est pas comme je les porte, mais comme j'aimerais les porter. Je ne l'ai pas corrigé. J'ai laissé de la place en trop.

Puis j'ai laissé le carnet ouvert sur le comptoir, face à elles, le crayon en travers. Je n'ai pas dit pourquoi. Mara, derrière, n'a pas regardé : elle s'est mise à aligner les pots d'encre avec une attention dont ils n'avaient pas besoin.

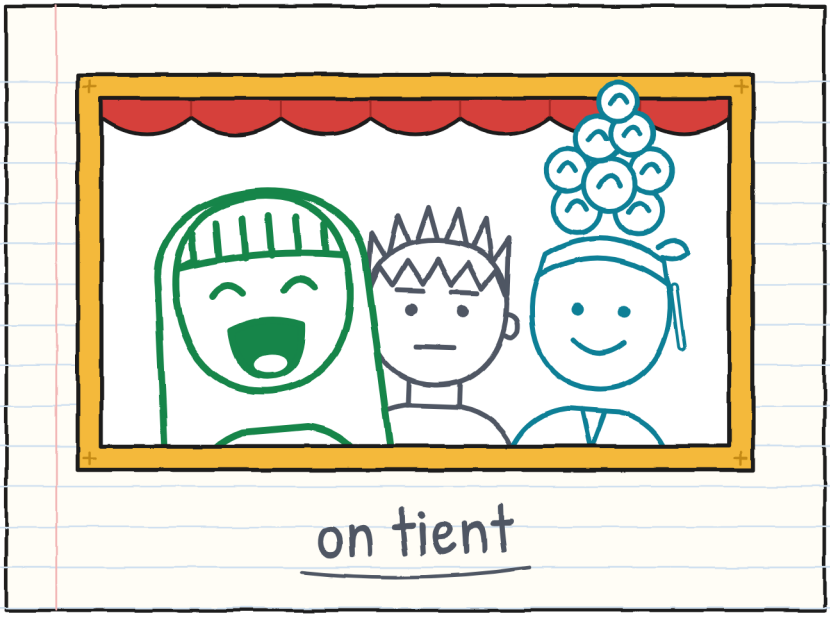
Noa a demandé la permission avant de dessiner dans mon carnet. Juliette, non.

Juliette s'est dessinée en vert, la bouche ouverte et plus grande que les deux autres, parce que, d'après elle, dans la vraie vie aussi elle prend plus de place. Noa a mesuré avec deux doigts le vide qui restait, comme elle mesure les petites choses, et elle s'est dessinée dedans, en turquoise. Le chignon est sorti du cadre par le haut. Elle ne l'a pas corrigé. Les cadres sont trop petits pour Noa par le haut, et elle le sait.

On avait tenu dans la vraie fenêtre, le samedi, serrés. Dans celle de papier, que j'avais dessinée avec de la place en trop, on s'est serrés pareil. La place en trop, personne ne l'a utilisée.

En dessous, au crayon, j'ai écrit un mot :

on tient.



Partagé, c'est partagé. C'est écrit sur la première page. –J.

Il restait le tableau, qui ferme tous mes carnets. Cette fois, je l'ai fait étape par étape, c'est comme ça qu'on a tout mesuré cette semaine.

LIVRAISON N° 6. Étape par étape (qui portait · qui orientait · ce qu'il a fallu répéter) :

- Boutique → fontaine du poisson boiteux : Gus et Noa · Juliette · le virage de la fontaine (trois fois).
- Fontaine → coin : Juliette et Noa · Gus · rien (mais lentement).
- Coin → cour : Gus et Juliette · Noa · l'entrée : la carte était vieille.
- Le samedi : les trois · les trois, à tour de rôle · la sangle (la deuxième fois, au troisième trou).
- Avant nous : Mara, seule · personne · neuf voyages.
- R. : ? · ? · on ne sait pas.

En bas, j'ai dessiné le mesureur de trois, avec ses quatre cases remplies et les trois noms changés de place.

Trois cases. Enfin, quatre. Trois noms. Aucune vide. —J.

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 7

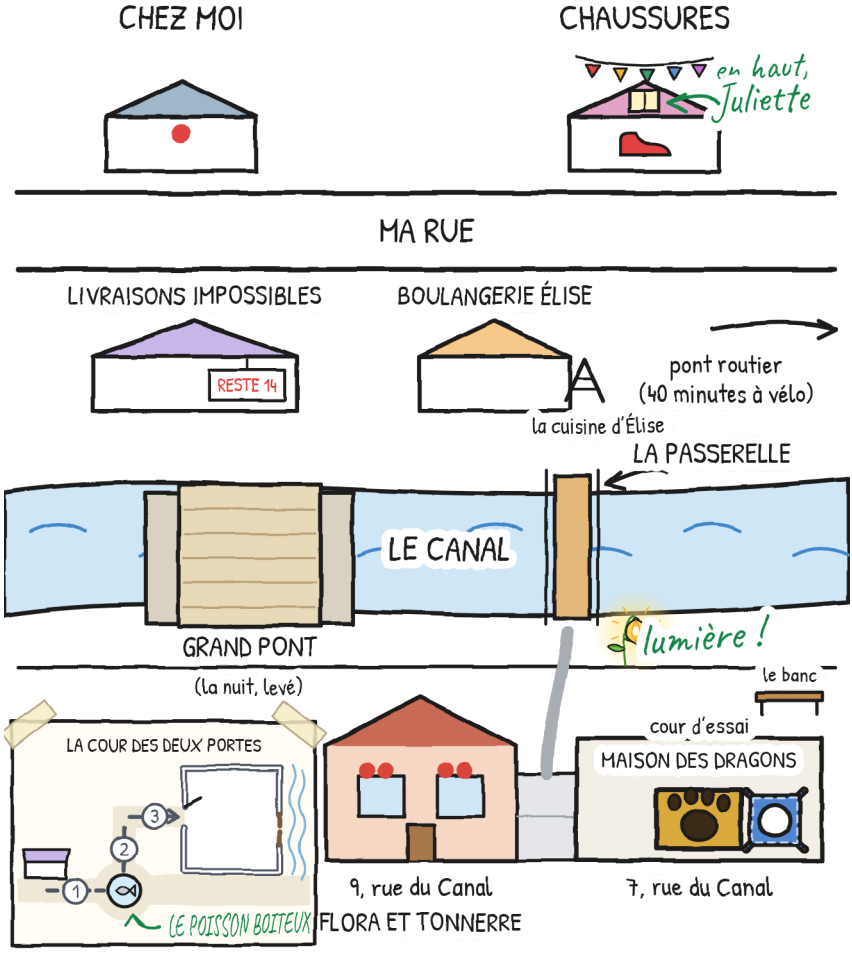
(bientôt)



Cette fois, l'étiquette demandait une heure à laquelle je suis déjà en pyjama.

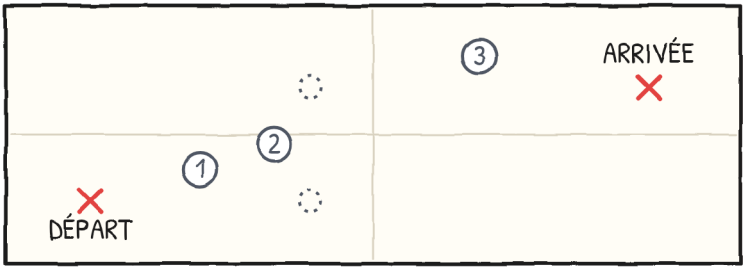
Qui est réveillé quand les autres ferment ? À part moi. –J.

LE QUARTIER (version 6)



TON TRAJET

Qui porte ? Qui oriente ? Qui ouvre le passage ? Qui prévient ?

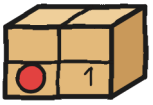


LE MESUREUR DE TROIS

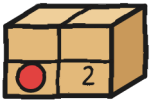
	PORTER	ORIENTER	OUVRIR LE PASSAGE	PRÉVENIR
étape 1				
étape 2				
étape 3				

Si une case affiche toujours le même nom, change. –J.

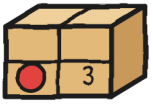
LIVRAISONS IMPOSSIBLES



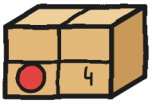
1 · Ce colis mord



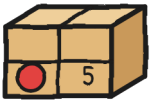
2 · Ne pas ouvrir avant le tonnerre



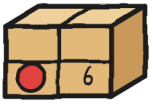
3 · Retour, s'il vous plaît



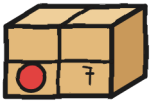
4 · Pas ici, Miette !



5 · Un gâteau pour deux



6 · Une place pour trois



7 · (bientôt)

Il en reste quatorze. —J.

UNE HISTOIRE, SIX TAILLES

Ce livre existe en six tailles, de 3 à 16 ans, et en plus de 20 langues. XXS, XS, S, M et L racontent l'histoire page par page, avec les mêmes dessins et de plus en plus de nuances. La XL est le roman : la même histoire, avec de la place pour tout ce que Gus pense et ne dit pas.

Niveaux du CECRL indicatifs : XXS, pre-A1 · XS, A1 · S, A2 · M, B1 · L, B2 · XL, B2–C1.

Chacun dans sa taille. Le même petit théâtre. —J.

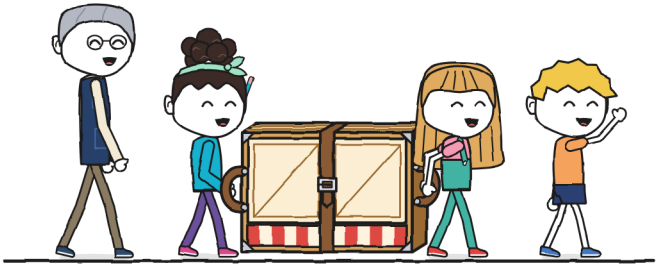
FAMILLES ET ENSEIGNANTS

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com
(avec les activités de la taille L)

DÉPLACEMENT POUR DE VRAI : QUE FAIRE ?

1. Avant de partir, regarde tout le chemin.
2. Une personne va libre : elle ouvre les portes et prévient.
3. Les mains sur les poignées. Loin des charnières et des fermoirs.
4. Avec une charge, ni course ni compétition.
5. Si quelqu'un dit « stop », tout le monde s'arrête.
6. D'abord on pose par terre ; ensuite on discute.
7. Ce qui est grand s'ouvre et se plie à deux, avec une personne adulte.

Le tampon QUE DANS LE LIVRE marque ce qui peut arriver dans une histoire, pas dans un vrai déplacement.



Et si tu sais quelque chose sur le chemin, dis-le avant. –J.